

38
1973

Sommaire

Le Cardinal Lienart

- Les années difficiles.
Daniel Perrot. p. 5
- Conscience de la mission.
Jean Vinatier. p. 8

Une Eglise au service de la Foi

- Equipe de Toulouse :
Patte d'Oie. p. 19

Réflexions sur les causes de diminution de la pratique religieuse en France

- Jean Rémond. p. 33

Pour une meilleure pastorale de la préparation au mariage

- Jean Vinatier. p. 43

Carnet de la Mission

- p. 63

Le Cardinal Lienart

Les années difficiles 1952-1954

Daniel Perrot

Je viens de relire une soixantaine de lettres que le Cardinal LIENART m'a adressées entre le 3 juillet 1952 et le 20 décembre 1954. A ces lettres — parfois brèves, mais souvent longues — il faudrait joindre celles que je n'ai pas conservées, toutes les communications téléphoniques et de très nombreuses heures passées en tête à tête dans son bureau de l'évêché de Lille. Ceci pour dire qu'il a suivi de très près, et à certains moments jour par jour, les destinées de la Mission de France, en cette période difficile.

Il y a eu d'abord, pendant l'année 1952-53, la mise en œuvre du statut canonique, établi par le Saint-Siège en 1949 et resté jusque-là lettre morte. Ce statut avait pour but de définir les relations entre le séminaire et les communautés, de garantir la spécificité de la vocation missionnaire, de bien situer les équipes dans les diocèses où elles étaient implantées. Son application demandait que de multiples contrats

soient passés avec les évêques intéressés. Elle se heurtait à toutes sortes d'incompréhensions, de refus, de situations locales compliquées.

C'est avec une ténacité extraordinaire, une obstination calme, souriante et ferme, que le Cardinal s'est attelé à cette tâche. Il vérifiait soigneusement tous les mots des textes que nous préparions ; pourchassait toutes les ambiguïtés ; multipliait les précisions. Il ne laissait jamais une question sans réponse ; examinait tous les cas. Ses lettres — toutes écrites à la main, de sa belle écriture fine et régulière — sont remplies de directives nettes et détaillées.

De toute ma vie sacerdotale je n'ai jamais travaillé avec un évêque dans des conditions aussi précieuses de dialogue rigoureux, suivi, méthodique et confiant. Quand j'allais le voir à Lille, il me faisait prendre en voiture à la gare vers 10 h. 30. Dès mon arrivée à l'évêché, nous nous enfermions dans son bureau, à l'abri de

toute visite et de tout téléphone, et nous passions en revue toutes les affaires en cours jusqu'au moment, vers 16 heures, de regagner la gare pour mon retour à Paris. Vraiment la Mission de France était son affaire.

En en réglant les problèmes canoniques et administratifs, en prenant la défense devant ses collègues, en s'informant un à un des prêtres engagés dans ses équipes, en percevant leurs recherches, leurs expériences, leurs luttes, leurs problèmes, le Cardinal « un peu à la fois », comme il disait, découvrait la réalité vivante de cette Mission de France dont la responsabilité lui était échue après la mort du Cardinal SUHARD. Peu à peu elle prenait corps à ses yeux ; il en reconnaissait la finalité, les orientations, l'esprit, la vocation dans l'Église. Parce qu'il en assumait pleinement la charge avec toute sa conscience apostolique, elle lui était de jour en jour moins extérieure. Il se trouvait lié à elle.

Il savait accueillir, interroger, écouter. Son affabilité et sa courtoisie n'étaient pas de surface. Elles traduisaient une profonde attention à l'autre, une volonté persévérante de compréhension, alliée d'ailleurs

à un effort lucide de discernement. Ainsi la Mission de France prenait place dans son cœur. C'est tout cela qu'exprimait, me semble-t-il, sa présence à Limoges du 30 juin au 2 juillet 1953, pour la session

qui réunit prêtres et laïcs engagés dans la Mission, dans un climat alourdi par les menaces qui pesaient sur les prêtres ouvriers. Le 11 juillet, le Cardinal m'écrivait :

« Malgré le côté vraiment douloureux de la session de Limoges, je suis heureux d'en avoir partagé avec vous les amertumes et les soucis. J'espère avoir pu éclairer un peu par mes paroles le zèle ardent de ce clergé missionnaire pour le détourner d'erreurs funestes et l'orienter plus fermement dans la bonne direction. D'autre part, j'ai pris mieux conscience de sa souffrance et je remplirai près de mes collègues le devoir de les y rendre attentifs, comme je l'ai promis. Déjà à Lourdes j'ai reparlé avec X... de la situation de V... Vous pouvez compter sur moi pour vous aider dans l'accomplissement de votre lourde tâche que je vous suis reconnaissant de poursuivre à travers tant de difficultés ».

Les difficultés n'allaient pas tarder à s'aggraver encore. Le 24 août le Cardinal m'écrivait pour m'annoncer qu'à la suite de la visite canonique le séminaire de Limoges devait rester

fermé. Puis ce sera la suppression des prêtres ouvriers notifiée aux évêques de France par le Nonce. Avec les Cardinaux GERLIER et FELTIN, le Cardinal LIENART tente une

démarche auprès de Pie XII. Quelques jours plus tard, le 16 novembre, parce que « l'équipe des barrages » est rattachée à la Mission de France, il m'écrit :

« L'interdiction de travailler plus de quelques heures par jour rend impossible la continuation dans sa forme actuelle de l'œuvre entreprise par l'équipe parmi les ouvriers du bâtiment. Comment faire pour tâcher de ne pas perdre le contact avec cette masse nomade, tout en entrant avec un sincère esprit de foi dans les vues du Saint-Père ? Il faut mettre la question à l'étude avec eux, dès à présent, sans d'ailleurs précipiter la solution, dont je sens bien l'extrême difficulté. »

L'interrogation, véritablement angoissée, que soulève cette lettre exprime tout le drame vécu par le Cardinal LIENART pendant les mois qui vont suivre : comment poursuivre l'effort missionnaire tout en restant en pleine communion avec le Pape ? La chose prend plus

d'acuité encore en février quand le Cardinal reçoit du Cardinal PIZZARDO l'ordre de supprimer purement et simplement la Mission de France. Il me dépêche à Rome avec pleins pouvoirs pour agir en son nom, afin de chercher une solution qui sauvegarde l'avenir. Mais

tandis que s'ouvrent avec les Congrégations compétentes des négociations tendant à garantir l'existence canonique de la Mission, le Cardinal veut en maintenir et en approfondir l'esprit. Le 9 mars, il adresse un message à tous les prêtres.

« Les Evêques, membres de la Commission chargée par le Saint-Siège de diriger la Mission de France... veulent ne laisser subsister aucune équivoque entre l'Episcopat de France et la Mission afin que la reprise s'opère dans la clarté. A cet effet les Evêques de la Commission ont décidé de formuler dans un document le rôle de la Mission telle qu'elle a été conçue et telle qu'elle est voulue à l'heure actuelle par la hiérarchie. Mais avant de lui faire connaître en toute ouverture comment vous concevez vous-mêmes cette Mission, afin que tout soit clairement au point. Mettez-vous donc en présence de Dieu pour retrouver dans le recueillement et la prière la grâce première de votre vocation missionnaire et envoyez-nous soit individuellement, soit par équipe, votre pensée ».

Nous retrouvons dans ces lignes le souci de clarté, la résolution d'écoute, la volonté de totale fidélité à l'Esprit-Saint qui marquent toujours la conduite du Cardinal d'une grande noblesse évangélique. De cette noblesse un autre trait est certainement la fermeté. Il l'a manifestée en menant jusqu'au bout le combat. Et les derniers accrochages furent durs. Sans doute la Constitution apostolique « *Sollicitudo omnium ecclesiarum* ».

datée du 15 août, apportait un grand espoir. Elle affirmait l'existence officielle de la Mission de France, lui reconnaissant le droit d'incardiner ses prêtres et de les former dans un séminaire propre. Mais elle ne réglait pas tous les problèmes. Et d'aucuns multipliaient les batailles d'arrière-garde.

Pied à pied, le Cardinal lutte pour le règlement du Séminaire, pour la nomination du Supérieur, pour l'agrément des

professeurs. Il accepte de sacrifier des hommes pour le bien de l'Institution, car l'exigence a été posée « *Nova sint omnia* ». Mais il ne transige pas sur les principes, sur le but à atteindre. Ses instances prennent parfois le ton de la protestation qui reste sereine, sans doute, mais où l'on sent frémir l'indignation. Telles sont ces lignes extraites d'une lettre adressée par lui le 24 août, au Saint-Office.

« J'ai reçu de la S. C. des Séminaires le nouveau règlement et le nouveau programme d'études. Ceux-ci m'ont paru d'une extrême sévérité dans l'application des lois canoniques... empreints d'une telle défiance envers l'effort de redressement auquel je me suis consacré que j'en ai été profondément peiné. Mais ce qui est beaucoup plus grave c'est que la S. C... a systématiquement supprimé tous les passages relatifs à la préparation des séminaristes à un apostolat missionnaire... On ne voit pas ce peut être un Séminaire de la Mission de France si son règlement élimine toute perspective missionnaire ».

Le 15 décembre 1954, cette douloureuse période s'achevait par la constitution de la prélatrice. A Pontigny le Cardinal LIENART prenait possession des nouvelles fonctions que lui

confiait le Pape. Désormais il était prélat de la Mission de France. Ce n'était pas pour lui une simple formalité administrative. En son âme et conscience il y vit un signe incon-

testable de la volonté de Dieu, un déploiement nouveau de sa vocation dans l'Eglise, un appel qui requérait, en réponse, le don de tout son être.

Le Cardinal Lienart

Conscience de la Mission

Jean Vinatier

Au milieu de l'automne dernier, ayant appris la maladie qui annonçait au Cardinal sa fin prochaine, je lui exprimais ma peine. Il me répondit aussitôt, selon son habitude :

« Merci de m'avoir écrit. Je ne sais pas encore comment évoluera ma maladie, mais je n'ai pas besoin de le savoir et ne veux pas m'en préoccuper. Ce que je sais me suffit. Le Seigneur m'a fait entendre son appel à la Vie Eternelle et je n'ai vraiment aucune peine à répondre « oui » à son appel et à m'engager dans la route qu'Il me trace, dans la paix et même dans la joie, car il est bien préférable d'aller auprès du Seigneur.

J'aime à compter sur votre amitié fidèle et sur votre prière pour m'aider à bien mener jusqu'au bout cette dernière étape de ma vie, car les liens profonds qui nous unissent depuis que nous avons travaillé ensemble au service de la Mission de France sont de ceux qui ne s'oublient pas.

Mais dans le désarroi présent des esprits, ceux qui sont responsables de la Mission de l'Eglise elle-même ont plus de peine encore à trouver le chemin qu'il faut suivre. Aussi je prie sans cesse l'Esprit Saint d'éclairer tous les responsables et j'espère ».

Cette lettre n'a pas besoin de commentaire : le cardinal Liénart se retrouvait devant la mort tel qu'il avait été pendant sa vie.

**

Ce n'est pas en quelques pages que je puis retracer ce qu'il a été pour la Mission de France. J'espère avoir le temps de dire un jour ce que fut son action, sa présence, son courage au cours des seize années qu'il vécut à notre tête, et à notre service. Je ne crois pas me tromper en disant simplement ici qu'il fut la conscience de la Mission.

La confiance d'un chef

Lorsqu'il eut la certitude que, malgré ses désirs les plus lucides et malgré toutes ses démarches, il ne pouvait garder le Père Perrot pour collaborer avec lui au service des équipes et de la tâche missionnaire, faisant taire sa peine il me fit

« Non. Rome nous a donné la Constitution apostolique. Elle ne pose au vicaire général aucune autre condition que d'appliquer fidèlement cette Constitution. Et moi-même, j'en pose encore moins. Si je vous appelle, c'est parce que je vous fais confiance ».

Je puis aujourd'hui témoigner que la confiance du Cardinal allait à toutes les équipes de la

venir à Lille pour me proposer d'être le vicaire général prévu par la Constitution. Je lui demandais alors, entre autres choses, si on me poserait des conditions pour accepter — en 1954 — une telle charge. Il me répondit :

Mission et qu'elle ne s'est jamais démentie.

Une suite d'épreuves et de combats

Cette confiance n'était pas alors de tout repos. Nous avons vécu, pendant les années qui ont précédé le Concile, une série pratiquement ininterrompue d'épreuves de toutes sortes, et ce terme d'épreuve je voudrais lui donner ici son sens fort, son sens biblique, « comme l'or passé au creuset », comme les disciples passés au crible par Satan, au cours de la Passion.

Les équipes de la Mission furent « éprouvées » de deux façons, et les prêtres durent mener le « combat » sur deux fronts :

Il y eut les « contestations » suscitées par notre place dans l'Eglise. Et celles que suscitait notre insertion au milieu des hommes, en France et dans le Tiers-Monde.

Dans les deux cas, le Cardinal fut amené à prendre des responsabilités précises.

• Beaucoup de prêtres et d'évêques — à Rome ou en France — acceptaient mal l'existence du Séminaire et sa résolution de former des prêtres pour une tâche directement missionnaire. Ce fut alors une « guérilla » usante, en particulier pour la nomination des professeurs. A plusieurs reprises le Cardinal dut avoir directement recours au Pape qui intervint d'ailleurs aussitôt dans un sens favorable.

• Jusqu'au Concile, l'existence, même très restreinte, de prêtres au travail était sans cesse menacée. Et, au moment où toutes les équipes étaient réunies en septembre 1959 en Assemblée générale, Le Monde publiait le célèbre décret du

Cardinal Pizzardo visant à supprimer radicalement toute situation de prêtres au travail, et même tout stage pour les séminaristes. C'est alors que le

cardinal Liénart, refusant le dilemme qui voulait opposer prêtres et laïcs pour les tâches missionnaires, réaffirma avec sérénité :

« L'ensemble des tâches apostoliques auxquelles vous vous êtes donnés, parce que vous en avez reçu mission, vous les avez accomplies dans la conformité de votre vocation... »

Il appartient en premier lieu aux évêques et aux prêtres de pourvoir à l'évangélisation de tout leur peuple.

La mission que l'Eglise nous a donnée est toujours aussi urgente. Qu'elle nous soit rendue plus difficile ne doit jamais être pour nous une raison de reculer ».

• La guerre d'Algérie allait poser des problèmes d'un autre ordre. Les questions de justice internationale et de charité universelle éclataient au grand jour.

Au printemps 1956 les trois prêtres de Souk-Ahras — dont

le Père AUGROS — sont expulsés « pour avoir aidé des musulmans ». Le Cardinal réagit immédiatement et demande que sa protestation soit signée en même temps par le Vicaire général, pour montrer sa solidarité avec toute la Mission :

« Cette expulsion est contraire à la Justice et à la Paix. Tout prêtre a le droit et le devoir de porter aide et assistance à des malades ou à des blessés quels qu'ils soient. Il est contraire aux droits imprescriptibles de l'humanité de l'en empêcher.

Tout prêtre a le droit et le devoir de nourrir des affamés, de vêtir des indigents, d'exercer la charité sous toutes ses formes : aucune raison d'Etat ne saurait l'empêcher d'être ainsi le signe de la paternité universelle de Dieu ».



Deux ans plus tard, c'est la grande session sur les problèmes d'Algérie, au moment où se pose la question de l'indépendance, au moment où l'on apprend l'usage de la torture.

Le Cardinal approuve, sans hésiter, après l'avoir revue avec soin, la déclaration qui va provoquer tant de remous en France et à l'étranger :

« Il n'est pas traître à sa patrie, le chrétien qui exige le respect des droits des autres. Il ne démoralise ni l'armée, ni la nation, le chrétien qui condamne ces diverses méthodes inhumaines... »

S'il est avéré qu'en Algérie un peuple existe et veut exister comme distinct du peuple français, nous pouvons donc nettement déclarer que l'Eglise n'est pas davantage opposée là qu'ailleurs à l'accession de ce peuple à son indépendance ».

Puis vient la condamnation sans équivoque de la torture.

On a prétendu que nous avions « forcé la main » alors au Cardinal. C'est bien mal le connaître. Il hésita longtemps au sujet de la torture. L'aumônier des tranchées de 1914-18 avait peine à croire que des officiers français en soient arrivés là. Mais quand il fut convaincu,

« Il n'y a pas, aux yeux d'un chrétien, de races supérieures et de races inférieures, mais une seule espèce humaine à laquelle nous appartenons tous. Surtout il y a cette grande unité que le Christ a voulue...

L'unité chrétienne n'est pas uniformité. Il ne s'agit pas pour nous d'européaniser le monde à notre image, mais de christianiser tous les peuples en respectant le génie propre de chacun et les qualités qu'ils possèdent ».

A cause de notre position, plusieurs prêtres de la Mission sont arrêtés, la moitié des équipes sont perquisitionnées par ordre du ministère de l'Intérieur, ainsi que le Séminaire et la Prélature. Une partie de

« J'ai été témoin de la complexité des situations auxquelles doivent faire face (les prêtres) en tant que représentants de l'Eglise. Le rôle du prêtre est d'autant plus délicat qu'il ne peut abandonner des hommes parce que simplement il ne serait pas en accord avec eux dans l'appréciation de leurs devoirs. Il n'a pas le droit non plus de simplifier les questions et les normes morales pour éviter aux consciences qui s'interrogent des problèmes réels et difficiles ».

Et je me rappelle quelle impression fit la visite inattendue du Cardinal à la prison de

rien ne put le faire revenir sur sa détermination.

C'était par ailleurs ignorer combien il était attentif et ceci avant d'être responsable de la Mission, aux problèmes du Tiers-Monde : n'est-ce pas lui qui fut le promoteur d'Ad Lucem ? Et il écrivait à ce groupe de laïcs missionnaires :

nos archives est confisquée.

Le Cardinal protesta directement auprès du chef du gouvernement.

Il écrit aux avocats d'un des prêtres emprisonnés :

Fresnes, lorsqu'ils se présenta pour y rencontrer l'abbé R. Davezies.

Un prêtre au milieu des prêtres

Ces événements ont alors marqué l'opinion et ils donnent la mesure de son courage.

Mais le Cardinal Liénart a été d'abord, pour les prêtres de la Mission, un prêtre qui a mis sa grande expérience de

l'Eglise et du sacerdoce au service de leur jeune mission.

Il vint régulièrement à Pontigny pour présider aux travaux du Conseil et surtout à nos assemblées générales :

« J'aime toujours ces assemblées, car j'ai peu d'occasions aussi favorables de me trouver en contact direct avec vous et d'étudier avec vous les problèmes qui se posent à notre vie sacerdotale et à notre apostolat ».

Il assistait régulièrement aussi aux sessions des pères du séminaire. Il vint souvent pour les ordinations. Et fréquemment aussi, comme il le fit pour le Père Perrot, il me recevait à Lille.

Travailler avec lui était toujours un enrichissement et une leçon. Sans vains discours, calmement, il allait droit au but. Et l'on sentait chez lui une telle attention intérieure à ce qu'on lui exposait qu'on était

amené également à être précis et nets. Je crois qu'il était presque impensable devant lui de tourner autour des questions, à plus forte raison de parler pour ne rien dire. Ce qui était le plus impressionnant c'était son humilité réaliste, cette certitude exprimée sans cesse par lui que nous lui apportions beaucoup de lumière. De mille manières il m'a souvent répété : « La Mission m'a beaucoup appris ».

« J'ai découvert moi aussi que j'avais une grande dette envers vous, disait-il à Lille au moment de son jubilé. C'est parce que j'ai trouvé les prêtres de la Mission de France, un peu rudes bien sûr parfois, mais tellement pleins de foi et d'ardeur, que j'ai pu agir dans ce monde déchristianisé, où je n'avais pas accès ».

Son sens du devoir était tel qu'en dehors du temps de vacances, strictement mesuré, pas un instant de sa vie n'était inemployé.

A deux reprises, en des circonstances particulièrement graves, j'ai dû le rejoindre précisément au moment de ses vacances, pendant les trois semaines qu'il passait à Lausanne. Pour moi, pour la Mission de France, toutes les consignes étaient levées. Il avait demandé expressément à son secrétaire, Mgr Lothé, de m'accueillir chaque fois que je le demanderais.

Au bord du lac de Genève nous avons lu le document du cardinal Pizzardo et la lettre magnifique de courage qu'il avait aussitôt rédigée pour le Saint Office. Puis il m'a amené avec lui sur le lac dans une petite barque de pêcheurs qu'il venait de louer. Je me souviens de cette promenade, le Cardinal maniant avec aisance les avirons et m'entretenant en même temps des questions angoissantes que lui posait la lettre de Rome. Image parlante de son rôle de pilote, d'évêque, de prêtre et d'ami.

Un regard d'Eglise

Président de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques, Evêque de Lille, Prêlat de la Mission de France, Cardinal, comment conciliait-il ces tâches différentes ? En regardant toujours plus au large, toujours plus loin.

D'autres ont peut-être une capacité de travail plus grande.

Peu ont eu un sens aussi aigu des exigences multiples de l'Eglise. Il aimait par-dessus tout dans la Mission de France le fait qu'elle n'avait pas hésité à s'ouvrir, malgré son petit nombre, à des tâches complémentaires. Equipe de France et équipes consacrées au Tiers-Monde ; équipes en

mission ouvrière et en mission rurale ; équipes de prêtres attachés à la transformation des paroisses et équipes spécialisées ; prêtres travaillant dans la recherche et prêtres au travail manuel ; il aimait approfondir quel était le lien qui nous unissait tous. Si nous ne parlions pas, au début, de « recherche commune », nous en vivions avec lui la réalité. Et cette confrontation permanente des séminaristes, comme des prêtres, était pour lui à la fois la certitude d'un enrichissement spirituel permanent et la garantie que nous ne réduisions pas l'Eglise à nos limites et à nos idéologies.

Tourné vers l'avenir

C'est pour la même raison que le Cardinal ne limitait pas davantage la tâche missionnaire aux initiatives même les meilleures de notre époque, aux mouvements apostoliques

mêmes les plus opportuns : pour lui, la pierre de touche de la fidélité à l'Eglise était aussi sa capacité de renouvellement.

« Je n'ai pas l'illusion de penser que ce que nous avons fait durant ces quarante années, tous ensemble et de tout notre cœur, parce qu'il fallait le faire à notre époque, doit continuer toujours. Au contraire, les temps changent et l'Eglise, parce qu'elle est vivante, a le souci de répondre aux besoins de chaque génération... Demain, l'œuvre doit continuer ».

A ces paroles, prononcées lors de son jubilé à Lille, font écho celles qu'il disait à Claude Beaufort, le 2 août 1972 :

« L'Eglise doit être capable d'évangéliser toutes les générations. Et les générations se succèdent mais ne se ressemblent pas. Celles d'aujourd'hui ont des exigences particulières. Elles bousculent tout... Mais je ne pense pas que cela puisse gêner l'Eglise qui est un organisme vivant. Parce qu'elle vit, l'Eglise change, elle est capable de changer encore ».

On ne peut s'étonner de cette ouverture et de ce regard « catholique » quand on sait que la Bible était sa référence et sa

nourriture permanente. Il m'écrivait un jour, à propos d'un petit travail que je lui avais envoyé :

« Je vous félicite de l'avoir fait, fidèle en tout cela comme en tout le reste à la Mission de France, qui ne se contente pas d'agiter les questions, mais se donne la peine de les étudier à la lumière de la Parole de Dieu pour aider à bien les résoudre ».

C'est aussi cette vision qu'alimentait sa prière :

« Savez-vous, me dit-il un jour à Pontigny, après des séances de travail laborieuses, qui je prie beaucoup ces temps-ci ? »

Je pensais à sainte Thérèse de Lisieux.

« C'est d'abord le Cardinal Suhard. J'ai reçu de lui la Mission en héritage. Il faut qu'il m'aide à la sauvegarder ».

La Mission et le Concile

Avec le Cardinal Suhard, en effet, il fut vraiment l'un des « pères » de la Mission. Tous les deux, par leur action, préparaient l'avenir et, sans le savoir, le Concile. Mais le premier n'eut pas la joie d'en voir la réalisation. Le Cardinal Liénart eut

cette joie et la place qu'y fut la sienne est comme le sceau mis sur une grande vie.

Le 5 septembre 1962, au moment de notre Assemblée générale, il rapprochait notre tâche de celle du Concile :

« Vous n'avez pas trouvé devant vous une route toute tracée... Vous avez traversé des épreuves, vous avez fait des expériences, vous avez rencontré des échecs quelquefois, mais comme la jeunesse aussi vous avez su garder votre énergie et votre espérance... L'attention que vous portez au Tiers-Monde rejoint la préoccupation générale à la veille du Concile. Nous devenons tous plus universels et donc plus catholiques. Tous ces mondes nous intéressent, nous nous sentons responsables de tous et l'évangélisation comme l'amour de charité qui l'inspire doit se manifester en deux directions : universalité et proximité. Vous faites sur votre plan particulier ce que l'Eglise essaie de faire... vous travaillez dans le sens de notre vieille Eglise... Elle est marquée par toutes les époques. C'est comme un terrain sur lequel on retrouve diverses couches de civilisations. Mais elle est vivante et elle est jeune. Il faut l'aimer et lui apporter notre jeunesse et notre travail.

Je ne peux pas vous dire ce que nous ferons au concile. Je ne le sais pas. Je crois que c'est l'Esprit Saint qui nous

aidera à nous exprimer. Je n'attends pas de lui des illuminations extraordinaires, mais je pense à son action et au passage de l'Évangile où le Christ nous dit de ne pas nous préoccuper de ce que nous dirons : « Vous serez dans l'embarras mais l'Esprit de Dieu vous soufflera ce qu'il faut dire ».

Je pense que dans cette Assemblée, comme dans le concile qui traite des affaires de Dieu, qui confie à des hommes le soin d'assurer une nouvelle étape dans l'Histoire du Salut, il n'est pas possible que l'Esprit Saint ne vienne pas en aide aux pauvres hommes que nous sommes, pourvu que nous fassions ce qu'il faut pour que l'œuvre de Dieu se fasse et qu'une nouvelle étape de la vie de l'Eglise soit amorcée ».

Comment ne pas penser, en lisant ces lignes, à cette présence de l'Esprit Saint au moment de l'intervention historique du Cardinal qui fit « basculer » le Concile dès la première séance. Il m'a raconté cette heure si étonnante et inattendue au cours de laquelle, comme il l'a précisé à son auxiliaire Mgr Dupont, il fut « acculé ». Il s'agissait d'élire les commissions conciliaires. Lorsque le Cardinal Tisserant lui eut déclaré : « Je ne peux pas vous donner la parole. L'ordre du jour ne prévoit aucun débat ». Le Cardinal se décide : « Je lui ai dit : « Alors, je vais la prendre ». Je me suis levé et en tremblant j'ai lu mon papier... on a applaudi. Puis le

cardinal Frings s'est levé et a dit la même chose. Les applaudissements ont redoublé... Ce n'était pas une révolte, c'était une réflexion sage. J'étais, par mon rang et les circonstances, obligé de parler ou je me démettais. Car intérieurement c'eut été une démission ». Jean XXIII pour couper court à toutes les interprétations malveillantes lui dit d'ailleurs peu après : « Vous avez bien fait de dire ce que vous pensiez. C'est pour cela que je vous ai réunis ».

Le Concile lui tenait tellement à cœur qu'il a profité des heures studieuses de sa retraite pour rédiger ses souvenirs. Le 12 juin 1970 il m'écrivait :

« Pour le moment je tâche de fixer par écrit mes souvenirs personnels de toute la période conciliaire qui fut à mes yeux l'aboutissement d'un long travail d'effort apostolique et le point de départ d'une nouvelle étape de l'Histoire de l'Eglise, profondément inscrit dans l'évolution du monde ».

J'espère que ces souvenirs du Cardinal seront bientôt publiés.

Un chrétien fidèle

Tel fut pour nous le premier prélat de la Mission. L'équilibre souriant de sa personnalité n'était pas un hasard. Il sut

allier dans un même mouvement l'audace et la réflexion, la fidélité et l'initiative, la prière et l'action.

« Si on parle autorité, nous disait-il, ne va-t-on pas étouffer les initiatives ? Il y a là un danger. Si on laisse les initiatives se développer sans qu'intervienne l'autorité, est-ce que tout ira mieux ? L'autorité sans les initiatives, c'est la sclérose. Les initiatives sans l'autorité, c'est l'anarchie ».

Et il nous invitait à être les maîtres de notre vie.

Parce qu'il eut lui-même cette maîtrise, aussi bien par une discipline permanente que par grâce, le Cardinal Liénart a été notre conscience vivante. Et cela se traduisait par la sérénité. Celle-ci se nourrissait chez lui non pas d'un survol des problèmes, mais d'un surcroît de conscience et de cette claire vision que la solution la

meilleure n'est jamais définitive et que nous sommes toujours sur le chemin d'Emmaüs.

C'est pourquoi sa grandeur ne gênait pas ses interlocuteurs, car elle était intérieure et chacun savait que si le Cardinal avait un sens inné de l'honneur, c'était bien celui de l'Honneur de Dieu.

Vers le Père

Dieu lui fit la grâce de couronner sa vie terrestre par une entrée sereine dans la Vie Nou-

velle. Il dit à Mgr Huyghe qu'il avait ordonné prêtre et évêque :

« Je vis dans l'attente de la promesse de Dieu. Toute la Bible est l'histoire d'une promesse toujours renouvelée. Dieu est fidèle, il ne peut pas ne pas tenir ce qu'il a promis. Je suis plein de joie et d'espérance parce que je vais recevoir ce à quoi Dieu s'est engagé ».

Il avait dit à Monseigneur Gand : « Tout est en règle ». Refusant les tranquillisants qu'il jugeait inutiles à son âge, il traversa une douloureuse agonie, voulant simplement « assumer » sa mort, comme il avait assumé sa vie.

dans la Lumière. Il venait d'entrer depuis huit jours dans sa 90^e année.

Le 15 février, le Cardinal Liénart entra dans le mystère de Dieu, là où la Mission se vit

En terminant, qu'il me soit permis de retranscrire ici une de ses dernières lettres où il me confiait son espérance plus forte que la crise actuelle de l'Eglise :

« Je constate, en vous lisant, combien dans des situations différentes, vous sous la tempête présente, et moi

dans ma retraite que l'âge m'impose, nos âmes restent à l'unisson. Oui, je ressens douloureusement comme vous les épreuves actuelles de l'Eglise et plus particulièrement les incertitudes qui planent sur l'avenir de la chère Mission de France. Mais je garde aussi l'Espérance et je sens avec tous ceux qui, comme vous, n'attendent même pas que l'orage soit fini pour travailler à rebâtir ni non plus que les incertitudes soient dissipées pour continuer à œuvrer.

Je compte sur l'Esprit Saint, dont j'ai si bien perçu au concile l'action discrète mais profonde, pour amener les Evêques de France à prendre cette année les mesures qui permettront à la Mission de poursuivre sa tâche indispensable. Et tandis que vous travaillez en équipe à préparer votre rapport en ce sens, moi qui ne peux plus faire grand chose, je prie du moins l'Esprit Saint de tout conduire à une heureuse issue.

Croyez que je vous demeure uni, non seulement par les chers souvenirs du passé, mais aussi dans le présent avec toute ma paternelle affection ».

P. S. : Je serais reconnaissant aux prêtres de la Mission, en particulier à ceux qui ont reçu des lettres du Cardinal Liénart, s'ils pouvaient me faire parvenir une copie de ces lettres, dans la mesure où ils le jugeront possible. Je crois que son action pour nous mérite d'être révélée au grand jour.

J. V.

Une Eglise au service de la Foi *

Equipe de Toulouse : Patte d'Oie

Depuis plusieurs années, les insertions humaines des membres de cette équipe ont augmenté. Aujourd'hui, quatre sur cinq prêtres travaillent à temps plein dans diverses professions. Et pourtant ils tiennent à garder des responsabilités réelles dans l'animation de l'Eglise déjà visiblement organisée : Eucharistie dominicale, services catéchétiques, équipes de laïcs, etc.

Jadis, on aurait parlé du tandem « mission-paroisse ». Mais aujourd'hui bien des chrétiens que nous connaissons se sentent étrangers à la paroisse ou la contestent comme structure d'Eglise. Il est impossible de réduire l'Eglise déjà là à la paroisse. Cependant nous parlerons souvent de la paroisse en la prenant dans un sens large, parce qu'en fait, nos liens avec beaucoup de déjà-chrétiens ou d'hommes en recherche se tissent à partir ou à l'occasion de nos responsabilités dans une paroisse de 17 000 habitants.

Une mission qui nous transforme

Nos efforts pour que l'Eglise naisse là où elle n'est pas sont-ils vraiment prioritaires ?

(*) Ce texte date de septembre 1971. Le volume du travail professionnel et les conséquences pastorales ont évolué, mais demeurent dans la ligne des intuitions exprimées dans cet article.

Nous les poursuivons à travers nos insertions professionnelles (ou culturelles, ou syndicales, ou sportives...), mais extérieurement presque rien n'apparaît en fait de naissance d'Eglise : et il nous semble probable qu'il en sera longtemps ainsi.

Paradoxalement, c'est sans doute nous-mêmes, prêtres, qui commençons une nouvelle naissance. Et cela retentit sur nos dialogues avec les chrétiens et notre façon d'animer les structures d'Eglise.

Bien des réflexions en témoignent. On pourrait en écrire des volumes, mais ça devient tellement ressassé ! Glanées au cours de nos révisions de vie, en voici tout de même quelques-unes :

- *Au boulot, je sens combien l'Eglise locale est débranchée du milieu ouvrier et combien les structures paroissiales peuvent empêcher d'y être attentifs...*
- *Mon milieu de travail m'amène à simplifier l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ et à viser l'essentiel : Dieu nous aime en Jésus-Christ !*
- *Je sens combien l'Eglise apparaît une énorme chose compliquée qui ne signifie pas Jésus-Christ : qu'est-ce que toute cette quincaillerie ? cet énorme machin qui a des pions partout ?*
- *Le témoignage personnel ne suffit pas : c'est ce que vivent les chrétiens ensemble qui doit être significatif... et ne l'est guère !*
- *Les copains ne voient souvent que les aspects « cons » de l'Eglise : ça n'a rien à voir avec leur vie !*
- *Découverte d'un monde qui tient debout par lui-même : par exemple un monde médical passionné de technique médicale au point que ça absorbe toute leur vie.*
- *J'apprends dans le travail à mieux saisir le sens religieux des solidarités humaines et des espérances humaines.*
- *Au boulot, j'expérimente que, plutôt que de reconnaître arbitrairement Jésus-Christ dans tel ou tel fait, j'ai surtout à regarder la vie avec Jésus-Christ.*

Ces quelques réflexions montrent combien le partage de vie nous remet en cause jusque dans notre Foi et donc dans tout notre ministère. Nous sentons plus fortement l'insignifiance de l'Eglise déjà-là et nous sommes poussés à la rendre moins étrangère et à contester son visage de puissance, « cet énorme machin qui a des pions partout ! ».

Nos dialogues avec les chrétiens les plus conscients de la mission, notre confrontation avec l'équipe des prêtres ouvriers, nous incitent en même temps à essayer de suivre les traces de l'Esprit dans notre monde.

À l'intérieur des efforts socio-politiques, culturels, scientifiques, nous sentons que se jouent des recherches très importantes et qu'il nous faut être attentifs à tout cela en y étant le plus présents possible.

Nous sommes conscients à la fois de deux choses :

- Le Seigneur se révèle à travers toute la recherche des hommes,
- il faudra une sorte de « *coup de pouce* » pour que cette recherche rencontre la Révélation de Jésus-Christ.

Nous rencontrons là le témoignage indispensable des « déjà-chrétiens ». Car nous avons peur qu'on se paie de mots en parlant de nouvelles naissances d'Eglise.

Nous sentons, par le partage de vie, un monde qui grandit ici ou là dans la promotion de valeurs réelles (justice, fraternité, service de l'homme, etc.) et nous remercions le Seigneur des merveilles qu'il réalise dans les cœurs. Mais pour nous ce n'est pas le signe évident de la présence de l'Eglise. Déjà il y a une espérance d'Eglise. Cependant nous disons : l'Eglise ne commence à naître réellement quelque part où ne se développe que là où il y a des chrétiens (même un seul, prêtre ou laïc) vivant intérieurement de Jésus-Christ dans la Foi.

Nous nous refusons à dire : « *tout est déjà dans le monde et l'Eglise n'a rien à apporter* ». Car nous pensons que la connaissance de Jésus-Christ par la Révélation apporte quelque chose de radicalement nouveau et que l'Eglise est fondée par Jésus-Christ comme institution, corps organique du Christ, pour apporter cette connaissance.

Dans tout cela il y a une certaine idée de l'Eglise.

Recentrer l'Eglise sur la parole de Dieu

Pour nous l'Eglise est le peuple de *ceux qui ont connaissance de l'Evangile* (si peu soit-il) *et qui veulent s'y accrocher pour en vivre et en témoigner*. Et le cœur de cette Parole de Dieu c'est la manifestation en Jésus-Christ de l'Amour du Père, source de vie nouvelle.

Cette Parole de Dieu a besoin d'être vécue, approfondie, annoncée et c'est le rôle de l'Eglise-institution.

Cette Parole de Dieu, elle est bien plus que la somme des espérances humaines ! Mais pour ceux qui l'ont accueillie, les engagements humains prennent un sens *nouveau* comme *l'expression ou la conséquence de cet Amour* donné et reçu d'abord. Et nous nous sentons *liés en Eglise avec tous ceux qui veulent s'accrocher à cette Parole de Dieu, même s'ils n'en tirent pas exactement les mêmes conséquences que nous* (au plan politique, social, religieux même...).

Ici, la situation en paroisse nous oblige à un approfondissement. Elle nous relie en effet à des chrétiens que nous n'avons pas choisis et elle nous fait communier avec des gens qui ont, dans la vie courante, des conceptions opposées parfois aux nôtres et entre eux.

Situation extrême : quel est le minimum nécessaire pour être de la même Eglise ? Il nous semble que ce minimum est *la volonté d'accueillir le salut de Jésus-Christ et de se provoquer mutuellement pour se convertir à l'Évangile.*

Il y a une diversité qui est précieuse et nous garde de réduire Jésus-Christ à nos idées sociales ou autres. De plus cette situation nous rappelle que l'Eglise est faite de pécheurs et doit témoigner de la gratuité de l'Amour de Dieu beaucoup plus que de nos fidélités ou de nos valeurs humaines. En ce sens nous refusons de nous intéresser seulement à une Eglise de militants sociaux ou politiques, encore que l'Espérance dans la possibilité de rénover le monde soit indissociable de la Foi.

Cependant la tentation nous assaille à nouveau quand nous découvrons spécialement par le travail, tant de chrétiens du côté des exploités. C'est d'autant plus intolérable que leurs liens étroits avec l'Eglise-visible semblent cautionner leurs attitudes sociales !

Les répercussions collectives de l'exploitation sociale la rendent particulièrement grave ! Sans rejeter les pécheurs publics, l'Eglise leur donnait jadis une place à part, liée à une thérapeutique vigoureuse. Nous ne pouvons continuer à paraître en communion avec certains de nos frères qu'en nous provoquant vigoureusement à ouvrir les yeux et à lutter contre les situations d'injustice les plus criantes... sans oublier les autres !

En fonction même de la mission, *l'Eglise déjà-là* étant ce qu'elle est, nous voulons pour notre part *y prendre des responsabilités* pour contribuer à sa conversion qui est aussi la nôtre. Il s'agit alors essentiellement pour nous :

- de mieux comprendre avec les chrétiens ce qu'est vivre de Jésus-Christ aujourd'hui à l'intérieur des recherches qui marquent notre monde ;
- de donner ensemble le signe visible d'un peuple qui essaie de vivre la folie de l'Amour de Dieu, qui prend au sérieux les Béatitudes.

En ce sens, le partage de vie fait partie de cet effort pour que l'Eglise donne *le maximum de crédibilité* au message de Jésus-Christ en manifestant par *des actes* l'Amour de Dieu.

Notre souci de l'Eglise à naître se vit dans nos liens avec ceux qui ne demandent rien à l'Eglise. Il se vit aussi dans toute notre réflexion avec les chrétiens pratiquants et *non-pratiquants* qui cherchent la lumière de la Parole de Dieu. Nous rencontrons beaucoup de ces chrétiens non-pratiquants quand ils reprennent contact avec l'Eglise-Institution pour *baptêmes, catéchisme, mariages et nous voudrions les aider à donner tout leur sens à ces démarches.*

Il se vit également dans nos efforts pour que *par son aspect organique et visible* l'Eglise témoigne de l'Amour de Dieu et du monde nouveau inauguré par Jésus-Christ. *L'Eglise-Institution* est pour nous autre chose qu'une cible facile, même s'il y a beaucoup à démolir et à transformer. Souvent on confond l'Eglise dite institution avec la sociologie actuelle des rapports ecclésiiaux (hiérarchie-base) ou des rapports des gens d'Eglise avec les pouvoirs profanes, et on minimise une organicité et des responsabilités d'Eglise qui lui sont essentielles bien qu'à réformer profondément : par exemple, la catéchèse, les sacrements, l'expression publique de la Foi, etc.

Plus nous nous enfonçons dans les soucis et les liens professionnels, plus nous sommes *acculés à aller à l'essentiel dans le service des déjà-chrétiens et dans les structures de l'Eglise-institution.*

Ainsi, il nous paraît clair que le monde est majeur ou doit le devenir, et que par conséquent l'Eglise n'a pas à se structurer pour assurer elle-même la promotion des valeurs humaines comme elle l'a fait par les syndicats chrétiens, les écoles libres, et les diverses organisations chrétiennes pour les loisirs, les problèmes familiaux, sociaux, etc.

L'organicité de l'Eglise, l'institutionnel, nous paraît devoir être de plus en plus *centré sur la connaissance de la Parole de Dieu et les façons d'en vivre dans les problèmes d'aujourd'hui.*

Beaucoup de choses qui se font en Eglise encore maintenant gagneraient à être faites sur le plan profane :

- formation morale des enfants,
- éducation humaine des pré-adolescents,
- éducation de la conscience ouvrière des Jeunes Travailleurs,
- réflexion sur les problèmes conjugaux,
- création de liens et d'échanges entre les gens d'un quartier,
- certaines célébrations de la naissance, de l'Amour, de la Mort... toutes choses qui sont en partie assurées actuellement par la paroisse, le caté, la J.O.C., le C.P.M., baptêmes, mariages, inhumations, etc.

Et nous-mêmes, prêtres, servirons alors ces questions humaines, avec les chrétiens et non-chrétiens, à la mesure même de notre propre participation à la vie profane pour laquelle nous serons plus disponibles si nous avons dépouillé les activités ecclésiales de ce qui ne leur est pas propre.

Cela suppose une façon nouvelle de voir l'Eglise déjà là.

Pour une Eglise plus soucieuse d'Evangile que de Religion

Nous sommes tributaires d'une Eglise qui s'est structurée pour jouer un rôle d'assistance spirituelle auprès du maximum de personnes afin de les encadrer dans la vraie religion détentrice des moyens de Salut. Il s'agissait de former les consciences selon la Vérité détenue par l'Eglise en tous domaines, et de faire participer aux rites chrétiens. L'action de l'Eglise était alors d'autant plus féconde que les consciences plus jeunes et malléables. En fait, souvent, on développait des habitudes religieuses et morales plus que la Foi en Jésus-Christ...

Dans tout cela, n'a-t-on pas beaucoup exagéré l'importance des rites chrétiens et des pratiques chrétiennes comme moyens de salut ? Il faut les remettre à leur place qui est secondaire à côté de *ce Sacrement primordial que devrait être l'Eglise comme signe de l'Amour de Dieu révélé dans l'Histoire et signe d'une possible humanité nouvelle.*

N'opposons pas trop vite Foi (ou Evangile) et Religion, mais

il semble que le *signe du Culte nouveau en Jésus-Christ ne brille vraiment que quand l'aspect « religion » est relativisé.*

Lorsque l'Eglise pense surtout à faire pratiquer ses rites et sa morale au plus grand nombre, elle accroît son côté religion. Elle aménage des aumôneries dans le plus possible d'écoles, d'hôpitaux, de casernes... Elle multiplie les lieux de culte... Elle organise des pèlerinages, des cérémonies de toute sorte et édicte des règles morales. Elle risque alors de verser dans le culturel, le moralisme, le sacramentalisme... et elle accepte une large part de formalisme. Sous prétexte d'atteindre la masse, les petits, elle grossit son organisation et par conséquent ses compromissions avec les riches et les puissants. Elle arrive effectivement à marquer beaucoup d'hommes d'un vernis religieux de plus ou moins bonne qualité (qui peut même rendre imperméable à Jésus-Christ). *Elle devient une religion parmi d'autres, mais n'apparaît nullement comme une bonne nouvelle et un signe d'espérance, et surtout pas pour les « petits » même s'ils sont friands parfois de religiosité. Et si quelqu'un arrive à découvrir Jésus-Christ dans tout cela, il se sent très vite porté soit à quitter cette Eglise-boutique, soit à lutter pour sa transformation.*

Il y a heureusement une autre façon d'envisager l'Eglise déjà-là, et c'est elle qui sous-tend nos recherches et nous met souvent en difficulté avec les milieux traditionalistes.

Il s'agit alors d'une Eglise qui cherche surtout à être *signe de l'Evangile*. Une Eglise qui relativise tout l'institutionnel sans le rejeter : les sacrements, le culte, la morale, les œuvres, les dévotions, les règlements... Ne comptant pas d'abord sur tout cela, mais d'abord sur la force de l'Esprit, elle peut envisager d'être servante et pauvre.

Une Eglise basée sur la Parole de Dieu et la recherche de Jésus-Christ hier et aujourd'hui. *Une Eglise qui s'essaie pauvrement à vivre les Béatitudes* et à prendre au sérieux la folie de l'Amour. Une Eglise libre pour interpeller les puissants. Une Eglise qui sait l'ambiguïté de la religiosité et ne la baptise pas sans conversion. Une Eglise qui s'adresse avant tout aux *adultes* et n'est pas obsédée par le souci de prendre tout le monde dans ses filets.

Une telle Eglise sera *une Eglise de volontaires*, de gens qui ont fait *un minimum de choix conscients* pour chercher Jésus-Christ et qui acceptent de se remettre en cause à partir de l'Evangile. C'est à tort qu'on parle alors d'Eglise de purs ou d'élites, car *les choix dont il s'agit concernent l'accueil d'un*

Amour et non la valeur morale : si on en croit Jésus-Christ, les pauvres sont plus aptes que les riches à cet accueil !

Une telle Eglise pourrait être un appel pour beaucoup d'hommes. Elle pourrait être une Bonne nouvelle. Cela ne veut pas dire que ces hommes rentreraient dans l'Eglise ! Ceci est une autre affaire qui ne doit pas nous inquiéter outre mesure puisque nous savons que l'Esprit est déjà à l'œuvre au cœur des hommes. Peut-être même cet Appel ne sera-t-il pas perçu... Qu'importe ! L'essentiel est qu'il soit lancé : son cheminement dans le cœur des hommes est le secret de Dieu !

J.-F. Six écrit : *« Il faut sans doute nous attendre à des années de marche au désert, des années où, au lieu de paraître un grand peuple en marche, le peuple de Dieu sera presque certainement une petite minorité méconnue »* (Le Monde 26-3).

Loin de nous paniquer, nous avons à vivre cela dans une Foi renouvelée, sommés de vivre davantage l'Evangile qui est Paix, Joie, Service...

Bonhoeffer disait : *« Dieu se laisse déloger du monde et clouer sur la Croix. Dieu est impuissant et faible dans le monde, et ainsi seulement il est avec nous et il nous aide »*.

Cette économie ne vaudrait-elle pas aussi pour l'Eglise ?

Certaines tendances à voir de nouvelles naissances d'Eglise partout où les hommes progressent en dignité et fraternité, ne révèlent-elles pas le besoin de se sécuriser et le refus du désert dont parlait J.-F. Six ?

Au Mozambique, dans des circonstances très spéciales, les Pères Blancs ont choisi de sacrifier la présence institutionnelle au profit du Signe, c'est-à-dire de la Vérité évangélique. De façon différente et sans doute moins radicale, il y a pour toute l'Eglise des choix à faire sans cesse afin de privilégier le Culte en Esprit et Vérité, et de relativiser l'institutionnel (qui deviendra, d'ailleurs, signe à ce prix).

Nous sentons que les circonstances nous poussent dans ce sens et, bien plus que de l'opportunisme, nous croyons y reconnaître une exigence de la Foi.

Des choix concrets difficiles mais indispensables

Tout cela s'exprime par des choix concrets dans nos responsabilités vis-à-vis de l'Eglise déjà là. Voici un descriptif des évolutions réalisées en décembre 1972 :

Désinvestissement sacerdotal en ce qui concerne :

Note préliminaire : il s'agit d'un désinvestissement *sacerdotal*. Les divers domaines indiqués ci-dessus ne sont pas à négliger : l'évolution actuelle de Patte d'Oie vise à ce que l'Eglise s'en préoccupe « *autrement* », afin que soit mieux manifesté et servi l'essentiel de la vie ecclésiale. Par ailleurs, nous sommes bien conscients que toute éducation de la Foi doit être en lien avec la vie et les questions profondes qui s'y posent : c'est une question d'équilibre et d'accent.

A — Les efforts ecclésiastiques d'éducation humaine

- 1) Les rencontres d'adultes chrétiens où on cherchait surtout à faire découvrir les possibilités d'engagement... à des gens qui ne s'engageaient jamais ou *seulement* à cause de leur Foi.
- 2) Les rencontres de jeunes *centrées surtout* sur l'éducation de la conscience ouvrière ou d'autres problèmes humains comme loisirs, vie scolaire, relations gars-filles.
- 3) Certains aspects de la préparation au mariage qui peuvent être déconfessionnalisés : réunion avec le médecin...

B — Les rencontres qui ne correspondent pas à une réelle recherche

- 1) On fait moins de visites de chrétiens s'il n'y a pas quelque appel de leur part et un minimum d'accord pour creuser le lien entre la Foi et la vie.
- 2) On a laissé tomber des équipes trop artificielles qui se réunissaient par la force de l'habitude. Arrêt d'un groupe « prêtres-laïcs » sorte de Conseil pastoral que nous portions à bout de bras un peu pour le principe.

C — Les contacts avec les chrétiens de la « population non-active »

- 1) Groupes de femmes se réunissant l'après-midi à partir du Caté, de l'A.C.I., etc. Certains groupes continuent sans présence habituelle du prêtre. D'autres, comme Vie Montante, pourraient s'autogérer, mais ils bénéficient du ministère des prêtres âgés.
- 2) Malades et personnes âgées : des laïcs et religieuses en portent le souci de façon très valable (spécialement Vie Montante).

3) Les moins de 15 ans :

- Au-dessous de la 6^e, pas de réunion régulière enfants-prêtres.
- En 6^e (et dans l'avenir en 5^e seulement), réunion tous les 15 jours avec un prêtre.
- Les 12-15 ans sont de plus en plus en équipe avec des jeunes ou des adultes (que le prêtre épaula discrètement).

D — Le culte en dehors de l'Assemblée dominicale

Tous les autres aspects du culte sont relativisés, espacés, ou regroupés :

- Baptême 10 fois l'an.
- Mariages groupés quand c'est possible.
- Messe pour défunts 2 fois par mois.
- Sacrement de pénitence rarement célébré individuellement (et pratiquement jamais pour les enfants de moins de 12 ans).

Effort sacerdotal simplifié et recentré

A — Tout recentrer sur la Foi et la Parole de Dieu

a) *Les inorganisés* sont invités à se regrouper par affinités ou milieux pour réfléchir sur leur Foi, même en des rencontres occasionnelles ou informelles. On leur promet notre concours dans ce cas, mais le plus souvent on attend qu'ils prennent l'initiative... ce qui est très rare !

On suggère et on souhaite ainsi qu'à partir de liens familiaux ou sociologiques se créent de petites communautés.

b) *Les « groupes organisés »* évoluent vers une réflexion sur la Foi.

- * Les anciennes équipes ACO-ACI sont moins polarisées par une analyse des valeurs vécues dans l'engagement, et davantage soucieuses de chercher ce que signifie croire en Jésus-Christ.
- * Une équipe d'adultes s'est formée pour une réflexion à partir de l'Évangile, mais comprenant une remise en cause de la vie.
- * Une seule équipe, celle des professeurs du Technique, se réunit depuis longtemps pour un dialogue avec des incroyants.
- * Les jeunes de 16-18 ans et ceux de 18-25 ans se réunissent une fois par mois ou par trimestre pour des rencontres plus explicitement axées sur Foi et Évangile dans la vie des jeunes. Cette évolution a amené un blocage par rapport à la J.O.C.

**B — Valoriser
l'Assemblée
du dimanche**

1) *Un dimanche par mois pour les volontaires* a lieu une messe avec partage d'Évangile par petits groupes dans une salle, à la même heure que la messe principale. Les participants (60 en moyenne) interviennent assez facilement dans la prière eucharistique : les décisions concernant les chrétiens sont de plus en plus prises avec ces volontaires à l'issue de ces messes.

b) *Une fois par trimestre* à toutes les messes du dimanche nous proposons à tous un partage d'Évangile de 30 minutes par petits groupes dans l'Église même. Une méditation collective est prévue pour ceux qui craignent l'échange en petits groupes. Ainsi, le 3 décembre, 159 adultes, 40 adolescents et 60 enfants ont échangé en une trentaine de petits groupes.

c) Les célébrations communautaires du sacrement de Pénitence ont surtout lieu dans le cadre de l'assemblée dominicale pour Toussaint, Noël, Pâques.

d) A chaque messe, pour la prière universelle, la participation (spontanée ou préparée) des laïcs est sollicitée.

**C — Mieux partager
avec les laïcs
les services
essentiels**

Il y a un minimum de services essentiels à une vie d'Église. Ils concernent la formation et la croissance de la Foi. Services sollicités par ces couples qui demandent le mariage, puis le baptême et le Caté pour leurs enfants. Services pour aider la Foi des jeunes, des malades, etc.

Nous pensons que ces services sont l'affaire des laïcs autant que des prêtres, et même des laïcs ayant (comme nous) une profession. Seulement il faut que ces services soient très simplifiés et que le plus grand nombre possible mettent la main à la pâte à la mesure de leurs dons. Notre rôle est surtout d'aider les laïcs à être assez forts dans la Foi pour assurer ces services. Nous le faisons par la Catéchèse du dimanche et par diverses rencontres en fonction des besoins réels.

Tout cela ne va pas sans difficultés

Nous sentons que bien des chrétiens sont perdus parce que leur Foi avait besoin d'habitudes religieuses assez denses et stables.

Cela pose un problème d'explication, d'éducation, de collaboration dans la recherche... Mais, qu'on le veuille ou non, le dispositif traditionnel ne durera sans doute pas plus de 10 ou

20 ans parce qu'il est remis en cause par les transformations de la vie moderne urbaine et technique, par les jeunes générations, par la baisse du nombre de prêtres, etc.

Plus nous temporisons et moins les chrétiens seront préparés.

Il est inévitable que le passage d'une situation d'Eglise (et sociale) à une autre entraîne des crises : il faut parfois perdre une Foi infantile pour découvrir une Foi adulte au delà de la nuit. Ne cherchons pas à tout conserver sous prétexte d'éviter cette crise.

La question la plus difficile est de *recréer des dimensions communautaires* dans une Eglise dont bien des structures vont périr... qui n'étaient d'ailleurs guère communautaires, mais apportaient un certain soutien. Chaque chrétien devrait pouvoir vivre cette dimension communautaire de la Foi.

Mais nos efforts dans ce sens piétinent.

Mais il nous faut encore beaucoup avancer

La persévérance et l'audace nous sont nécessaires car il nous faut coûte que coûte progresser vers une Eglise plus évangélique qui se laisse transformer par l'urgence de la mission.

- * Chercher comment davantage de laïcs peuvent se sentir responsables des services indispensables à l'approfondissement de la Foi, et responsables d'aider leurs frères à cheminer vers Jésus-Christ.
- * Chercher comment les chrétiens peuvent vivre plus activement l'Eucharistie dominicale afin qu'elle soit pour eux et pour nous plus signifiante de ce qu'a voulu faire Jésus-Christ.
- * Chercher comment donner plus de vérité aux gestes religieux que nous faisons avec les gens pour baptêmes, mariages, inhumations... Malgré tous les efforts actuels nous savons très bien que bon nombre de ces gestes n'ont pas le minimum de vérité nécessaire : c'est sans doute particulièrement important en ce qui concerne le Baptême.
- * Chercher comment dépasser les structures diocésaines qui paralysent souvent l'effort missionnaire. Secouer la gangue administrative qui nous enserre encore. Arriver à ce que l'Eglise soit animée par des prêtres et évêques qui aient une réelle expérience de la vie et du ministère auprès des non-chrétiens.

Chercher comment témoigner du Salut de Jésus-Christ à l'intérieur de tous les liens nouveaux créés par le partage de vie.

Dans ces directions de recherche, chaque année amène une petite accentuation et chaque session d'équipe précise un peu plus la marche.

Notre collaboration avec les autres équipes de la Mission de France doit aussi nous pousser en avant, ainsi que nos concertations avec les équipes missionnaires de la Région.

Réflexions sur les causes de diminution de la pratique religieuse en France

Jean Rémond

La pratique religieuse dominicale diminue. C'est un fait attesté par toutes les enquêtes récentes effectuées sur ce sujet.

A Reims, notre équipe a été mise en face de ce fait, localement sur le secteur qui lui est confié, et plus largement sur l'ensemble de la ville. Il nous a paru qu'il ne suffisait pas d'en prendre acte, mais qu'il était important d'essayer d'en analyser les causes. Certaines nous sont extérieures. D'autres nous impliquent directement et nous invitent à une révision de vie sur nos propres comportements. C'est, du moins, ce qui nous est apparu à travers l'effort de réflexion que nous avons amorcé.

Je voudrais simplement, et sans aucune autre prétention, proposer quelques éléments d'analyse que j'ai retenus, en allant des raisons les plus externes de type sociologique, aux plus intérieures de type spirituel.

Deux aspects de la sociologie urbaine actuelle comparée à la sociologie rurale d'hier

**A/ L'unité
de mesure du temps
est changée**

La vie urbaine est marquée par un phénomène d'accélération des rythmes de vie. On ne dispose plus du même temps pour se retrouver en face de soi-même et pour se situer en face des

choses et des gens... en bref, pour « se retourner » de manière à faire place à ce qui n'est pas, de soi, inscrit dans le déroulement accéléré du quotidien auquel on ne peut échapper.

Il en résulte un changement dans la manière dont on mesure le temps. Alors que l'unité première de mesure du temps était la journée, c'est maintenant la *semaine*. C'est typique dans l'organisation même de la vie des familles. Si les journées ont toujours 24 heures, psychologiquement, une semaine passe aussi vite qu'autrefois un jour. De même l'unité seconde est le mois, au lieu de la semaine. Un signe typique en est le délai que presque tout le monde estime spontanément minimum entre deux réunions pour avoir le temps, entre les deux, de « vivre un peu ».

Il faudrait certainement regarder de plus près ce phénomène et en inventorier davantage les manifestations, les raisons et la signification. Mais il ne paraît pas douteux qu'il ait une répercussion sur le rythme de la fréquentation des assemblées eucharistiques.

Le rythme hebdomadaire des assemblées eucharistiques est en porte à faux par rapport à l'unité de mesure du temps des gens ; ou, pour dire plus justement les choses : ce que veut être une *assemblée eucharistique* est en décalage par rapport à ce que comporte le rythme hebdomadaire de la vie des gens. D'ailleurs, s'il faut en croire Michel BRION, réfléchissant sur « La religion vécue des Français » (Ed. du Cerf, 1972), à partir de la récente enquête de la SARES, il y a longtemps que le Français moyen avait relativisé la fréquentation hebdomadaire de l'église : « s'il ne va pas à la messe, c'est qu'il a fait un tri plus ou moins conscient parmi les règles qu'on lui a apprises. Celle-là était trop contraignante... Il y va de temps en temps, aux grands jours, suivant un rythme à lui, que la « théologie morale » n'a pas intégré, mais qui est celui de l'immense majorité de ses compatriotes... » (pp. 19-20).

**B/ Pour se relier,
hier on sortait et
on se rassemblait,
aujourd'hui,
on tourne le bouton
du poste de télé.**

On ne peut que se réjouir de l'existence d'une émission catholique à la télévision, dans les programmes du dimanche matin.

Par tout ce qui précède la Messe proprement dite, elle contribue à une information et une ouverture des téléspectateurs sur la vie de l'Eglise.

Pour la Messe elle-même, cela donne la possibilité d'un ressourcement de la Foi et d'une vie de prière en communion

avec d'autres, à beaucoup qui ne l'auraient pas sans cela, notamment les malades.

Mais il n'y a pas que ceux-là qui regardent la télé. Un nombre important de gens, autrefois pratiquants, ne le sont plus et se contentent de regarder la Messe à la Télé. Au point de vue de la qualité de la cérémonie, ils y gagnent assez souvent par rapport à celle de l'assemblée locale à laquelle ils pourraient participer. Ils y gagnent aussi, généralement, en ce qui concerne la valeur de l'homélie par rapport à celle qu'ils pourraient entendre de leur clergé local.

Mais ils y *perdent* la participation sacramentelle effective au Corps du Christ.

Sans doute, nombre de gens qui regardent la Télé le dimanche ne communieraient pas s'ils participaient à la messe dans leur paroisse. Certes c'est vrai, mais pas pour tous.

En ce qui concerne le fond de la question, on peut se demander si ce n'est pas en soi incohérent de téléviser une liturgie eucharistique. N'est-ce pas contradictoire avec ce que veut être une telle liturgie, qui est tout entière ordonnée à la communion au Corps et au Sang du Seigneur ? Que veut dire la notion de « communion spirituelle » à laquelle on a si facilement eu recours dans le passé pour justifier la nécessité de participer à la Messe, même sans y communier ?

La disparition du contexte d'obligation

Il n'y a pas si longtemps encore, un nombre important de « pratiquants » du dimanche l'étaient principalement par *obligation*. Pris dans un contexte ecclésial qui faisait de l'assistance à la messe du dimanche un « commandement » auquel on ne pouvait désobéir sous peine de « péché mortel », beaucoup s'y soumettaient, bon gré mal gré, par souci d'être « en règle ».

Ce contexte d'obligation disparaissant, beaucoup de gens qui n'avaient que cette raison de pratiquer et n'en ont pas découvert d'autres, ont cessé de venir à la messe du dimanche régulièrement... puis, peu à peu, totalement.

Une simple remarque sur cette question, en bref parce qu'on y reviendra par ailleurs. S'il était nécessaire et urgent de combattre l'aspect legaliste de la pratique religieuse, on peut se de-

mander si on a été assez attentif à faire découvrir les *raisons positives* et vraies d'une participation régulière aux assemblées liturgiques.

Critique et évolution de la notion de " pratique religieuse "

Nous avons tous entendu faire la critique des pratiquants qui alliaient le fait d'être « tout le temps fourrés à l'église » avec celui d'être pires que les autres dans la vie de tous les jours. La phrase : « moi, je ne suis pas pratiquant... mais j'essaie d'être honnête, de rendre service quand je peux, etc..., je crois que je suis meilleur chrétien que certains qui sont tout le temps à l'église... » est bien connue.

La nécessaire dénonciation du légalisme en matière de pratique religieuse a été accompagnée d'une insistance à montrer comment la Foi véritable doit se traduire par une transformation de l'attitude dans la vie de tous les jours. La notion de « pratique religieuse » a glissé du terrain cultuel à celui de la morale. Plus que la participation à des cérémonies religieuses, ce qui est jugé important, c'est la solidarité, l'amour des autres, le service de la justice, etc...

Cette réaction était nécessaire. La notion de « pratique religieuse », liée qu'elle était dans la pensée de beaucoup de gens à la participation aux cérémonies liturgiques et aux sacrements, était fort ambiguë.

Quand on entend saint Luc affirmer : « Celui qui écoute mes paroles et *les met en pratique*, celui-là ressemble à un homme sage qui a fondé sa maison sur le roc » ; ou encore : « Ce ne sont pas ceux qui disent « Seigneur, Seigneur » qui entreront dans le Royaume des cieux, mais ceux qui *font* la volonté de mon Père qui est dans les cieux », il est sûr que cela situe les choses autrement et qu'il ne saurait être question de « pratique chrétienne » en dehors d'une fidélité concrète dans la vie de tous les jours aux paroles du Christ.

Encore faut-il être attentif à *tout* ce que dit le Christ. En réagissant contre un légalisme cultuel qui faisait bon marché d'une transformation de la vie de tous les jours par la Foi, n'en est-on pas venu à une insistance unilatérale sur ce que le Christ

dit des exigences de la Foi dans la vie quotidienne, en passant sous silence tout ce qu'il a lui-même affirmé et institué comme moyens sacramentels de vie avec lui ; Eucharistie, pénitence, etc. S'il n'a pas manqué de dénoncer la manière légaliste dont les Pharisiens situaient leur fidélité, il n'a jamais mis en question le bien-fondé du culte lui-même... « C'est ceci qu'il fallait faire, sans oublier *cela...* » dit-il.

Le légalisme cultuel n'est pas mort, et il faudra sans cesse réagir contre ce qui en reste ou ce qui en renaît sous des formes nouvelles. Il faut réagir aussi contre le traditionalisme cultuel d'origine familiale ou sociale. Il y a encore beaucoup de choses à réformer en ce qui concerne l'accession aux sacrements, pour éviter qu'elle soit commandée par des raisons étrangères à la Foi. Il y a aussi beaucoup à faire pour lever l'ambiguïté et le porte à faux des institutions catéchétiques de manière que la catéchèse qui s'y dispense s'adresse réellement à des gens la désirant et disposés à la recevoir. Si la prise de conscience de ces nécessités paraît actuellement acquise, nous n'en sommes encore, dans ce domaine, qu'aux premières ébauches de l'effort qui s'impose.

On réagit contre les abus d'une sacramentalisation sans la Foi, en mettant l'accent sur la priorité de l'annonce de Jésus-Christ comme point de départ et fondement de toute vie chrétienne personnelle et en Eglise. Est-on assez attentif au danger que comporte la « moralisation » sans la Foi à laquelle aboutit une annonce de « l'Évangile » limitée aux exigences de comportement envers les autres et aux valeurs humaines qu'il priorise ? A-t-on réfléchi aux conséquences d'une révélation de Jésus-Christ comme source et promoteur des valeurs humaines vécues par les gens sans initiation à la rencontre sacramentelle avec Lui comme personne ?

Il me semble que les efforts actuels d'« évangelisation » ne sont pas exempts de graves carences sur ce point. C'est sans doute explicable. C'était probablement inévitable. Il y a là cependant une très grave question qui se pose.

L'insistance sur le lien Foi - Vie dans la prédication

L'insistance sur le nécessaire retentissement de la Foi dans la vie de tous les jours a relativisé la participation aux sacrements et aux cérémonies liturgiques en général dans la manière d'envisager la « pratique religieuse ».

C'est là une cause importante de la diminution massive de la pratique des sacrements et de la fréquentation des assemblées eucharistiques. Sous la forme où nous l'avons analysée il s'agit là d'une cause indirecte au sens où ce n'est pas le contenu même des assemblées eucharistiques qui était en question.

Or il me paraît certain que le contenu lui-même des assemblées eucharistiques est en cause et pas seulement sous l'angle de la transformation des rites.

Le même souci d'une réconciliation Foi - Vie, qui a provoqué une critique et une réévaluation de la notion de « pratique religieuse », a conduit aussi à une transformation de la *prédication*. Les prêtres ont davantage le souci d'établir le lien entre les lectures qui viennent d'être faites et la vie de tous les jours.

Ce lien se fait en insistant sur deux points :

- * la nécessité d'un engagement des chrétiens dans la vie de tous les jours et principalement dans le domaine des réalités collectives, économiques, sociales et politiques ;
- * l'attention aux plus pauvres et aux plus éloignés de l'Eglise, notamment le monde ouvrier et les étrangers.

Un grand nombre de gens sont heurtés par cette évolution et par ce qu'ils estiment être une intrusion des prêtres et de l'Eglise dans des questions qui ne les regardent pas.

Ces réactions peuvent se comprendre à la lumière d'un certain nombre de choses :

- la principale est sûrement le fait que la Foi était vécue comme une affaire personnelle, ayant des incidences familiales et quelques conséquences au niveau de la charité dans les relations individuelles avec les autres. Aux yeux de la plupart des chrétiens, les réalités économiques, sociales et politiques étaient complètement étrangères.
- Mais il serait insuffisant de se contenter de cette explication lorsqu'on aborde, à partir de la Foi, les questions d'ordre économique ou politique ; on touche là à des réalités sur lesquelles les gens ont une extrême sensibilité. Il y a en France une réactivité particulière devant les questions politiques comme source de division entre les gens. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir le nombre d'organismes qui prévoient dans leurs statuts que toute question d'ordre religieux ou politique est exclue des préoccupations et des échanges.

Si au nom de l'unité et de l'amitié, aussi bien dans les familles que dans les relations, ces questions sont devenues « taboues » pour éviter les affrontements, a fortiori ne veut-on pas en entendre parler dans l'Eglise où l'on pense ne devoir se retrouver qu'entre frères dans la Foi.

— Cette réticence est aggravée quand, au surplus, les prêtres abordent ces questions avec une attention plus précise aux problèmes ouvriers, car intervient alors tout le problème de la lutte des classes. Du coup, étant donnée la composition sociologique des assemblées eucharistiques, on se heurte non seulement à la réticence des gens en matière politique, mais à ce que sont leurs choix politiques eux-mêmes, liés à leur situation dans la société humaine.

S'il s'agit, non plus d'expliquer et de comprendre les réactions de beaucoup de chrétiens, mais de réfléchir sur leur valeur, on peut avancer plusieurs arguments pour en contester le bien-fondé :

- L'exigence d'un lien entre la foi et la vie et d'un témoignage de la Foi à travers un engagement efficace au service de l'homme ;
- l'enseignement du Concile qu'il faut bien donner quelque part aux chrétiens ;
- la critique d'une certaine manière de voir l'unité de l'Eglise, au prix du silence sur ce qui divise les chrétiens dans le monde...

A partir de là, on peut se contenter de penser que ces réactions inévitables ne doivent pas nous détourner d'aborder à l'église toutes les questions humaines qui divisent les hommes. Pour ma part, je crois cependant qu'il y a plusieurs points sur lesquels nous ferions bien de regarder de près nos comportements :

— Aborder dans une prédication les questions d'actualité et les grands problèmes humains me paraît normal, mais c'est fort difficile. Il n'est pas suffisant, à mon avis, de dire à leur propos que l'attitude des chrétiens doit être telle ou telle, en citant à l'appui une phrase de l'Evangile ou d'un texte conciliaire. On reste ainsi dans le domaine de la morale. Les prédications sur ces sujets ne sont-elles pas marquées par un moralisme de la charité et de l'engagement dans le monde ? Ce n'est pas de se parer de l'autorité du Concile qui y change quelque chose. Quand on

aborde ces questions, il faudrait expliquer en quoi elles concernent non seulement l'homme, mais *Dieu lui-même*. Il faut dire comment Dieu y est engagé et comment y est concernée l'amitié avec lui. C'est seulement dans cette mesure que nous sommes situés de façon vraie pour aborder ces questions.

- Les prêtres sont libres d'avoir leurs propres opinions et positions en matière économique et politique, mais il n'y a pas de *vérité absolue* dans ces domaines. Ce n'est pas parce que nous faisons, personnellement, un lien entre nos propres positions et notre Foi que ces positions découlent nécessairement de la Foi. D'une façon générale, les prêtres sont peu habitués à se mouvoir dans ces problèmes et peu préparés à s'y situer en fonction d'une réflexion religieuse où serait saisi leur lien avec la Foi. Or il faut bien se rendre compte qu'aujourd'hui il y a un décalage important entre un clergé qui a majoritairement des options de gauche et des communautés chrétiennes qui ont majoritairement des options de droite.

Ces deux déficiences se conjuguent pour provoquer chez un grand nombre de chrétiens des réactions qui les éloignent de la participation aux assemblées eucharistiques. Ils ne comprennent pas pourquoi ces questions sont abordées dans la prédication, mais le contenu même de la prédication ne les aide pas à comprendre pour quelles raisons de Foi elles doivent l'être. Les défauts mêmes de la prédication font que son contenu les heurte de front dans des positions politiques qui leur sont propres sans leur faire découvrir ce qui, dans la Foi elle-même, devrait les provoquer à s'interroger.

La formation politique et la réflexion sur les liens Foi et politique est nécessaire pour les prêtres quand ils s'engagent personnellement dans la vie du monde, dans le dialogue avec des militants, mais tout autant pour aborder les questions humaines dans la prédication.

Une crise de la Foi

On n'a pas fini de découvrir l'importance des groupes humains vivant et construisant leur avenir en dehors de tout lien avec l'Eglise et avec la Foi. On est loin de faire tout ce qu'il faudrait pour les rejoindre dans ce qu'ils comportent de valeurs

humaines et spirituelles, pour y lire l'action de l'Esprit Saint et pour inventer les chemins et le langage par lesquels leur annoncer l'Évangile.

L'attention croissante qu'on apporte à cela nous a rendus moins attentifs à la *crise de la Foi* qui se développe au sein même des déjà-chrétiens et plus particulièrement des « pratiquants ». Or ceci n'est pas douteux.

Cette crise de la Foi est provoquée, ou au moins accélérée, par une série de facteurs qui conjuguent leurs effets :

● Les mutations de l'Église

Les transformations de la liturgie ont dérouté un certain nombre de gens. Habités à des cérémonies dont le style était accordé à leur sensibilité, telle qu'elle avait été éduquée, ils ont été heurtés et désorientés par un style nouveau dans lequel ils ne se retrouvent plus.

Les changements survenus dans d'autres domaines comme le catéchisme, ou même simplement le style de vie des prêtres, ont achevé de les dépayser.

Bien sûr, toutes ces mutations ne portent pas sur le contenu de la Foi elle-même, mais sur des formes d'expression contingentes. Bien des gens cependant confondaient ces formes d'expression avec la Foi elle-même. Dans la mesure où on les change, ils ont l'impression qu'on « change la religion », ou même qu'on la détruit.

● La présentation du message

La vulgarisation des progrès de la science exégétique oblige à faire la part des genres littéraires et de l'influence des communautés sur la rédaction des textes. On ne présente plus de la même manière qu'autrefois le contenu de l'Évangile lui-même.

A partir de là, les gens sont amenés à un certain *relativisme*. Devant le changement de ce qu'on leur présente comme objet de Foi par rapport à ce qu'ils croyaient l'être, ils ne savent plus où ils en sont ni ce qu'il faut croire... ni même s'il faut encore croire quelque chose. Ayant cru hier ce qu'aujourd'hui on leur explique ne pas faire partie de la Foi, ils ont peur d'adhérer à ce que peut-être demain on risque de leur présenter comme n'étant pas objet de Foi.

Ebranlés par l'Eglise elle-même dans l'adhésion qu'ils maintenaient contre vents et marées à un certain nombre de représentations qu'aucune critique venue de l'extérieur n'avait réussi à mettre en cause, ils deviennent très vulnérables à la critique que le monde dans lequel ils vivent fait non seulement de ces représentations, mais de la Foi elle-même et de son bien-fondé. A vrai dire, si l'on veut regarder au fond ce qui se passe, *il ne s'agit pas à proprement parler d'une crise de la Foi, mais de l'écroulement d'un certain nombre de certitudes dont le partage était indûment identifié à la Foi.*

Plus que d'avoir provoqué une crise de la Foi, les mutations de l'Eglise et les changements survenus dans les présentations mêmes de la doctrine ne font que révéler quelque chose qui existait bien avant, mais qui était masqué : à savoir *l'absence de Foi véritable.* Si la Foi est essentiellement *adhésion à quelqu'un* et non à un système de vérités, beaucoup de gens qui se pensaient et se disaient « croyants » et « chrétiens » n'ont pas perdu la Foi, car ils n'y avaient jamais accédé.

En guise de conclusion...

Nous croyons que les sacrements sont voulus par Jésus-Christ pour signifier l'appel qu'il nous fait et le don qu'il nous propose ; nous les croyons nécessaires aux hommes pour qu'ils prennent conscience de leur foi, la disent et la développent ; nous croyons qu'ils sont essentiels à une Eglise qui naît conjointement de l'Evangile et du Baptême, qui se nourrit aux deux tables de la Parole et de l'Eucharistie.

Mais pour que cette conviction théorique se traduise en acte, nous avons à suivre de près le devenir de la pratique sacramentelle dans l'histoire bousculée de l'Eglise aujourd'hui. Les efforts novateurs ou rénovateurs que nous multiplions doivent s'apprécier à la lumière des faits ecclésiaux. Ils seront authentifiés dans la mesure où ensemble la proclamation de la Parole et la célébration sacramentelle seront restaurées et développées en vue de la conversion de la vie des hommes à Dieu.

Pour une meilleure pastorale de la préparation au mariage ⁽¹⁾

Jean Vinatier

Au début de l'année, deux fiancés se retrouvaient avec le prêtre qui les avait accueillis et qui allait présider à la célébration de leur mariage. Voici l'essentiel de la déclaration qu'ils venaient de rédiger.

Mon Père,

Au mois de février prochain, nous nous unissons par les liens du mariage. Le mariage : un mot bien mystérieux ; c'est l'union de deux êtres qui s'aiment, qui désirent s'unir pour fonder un foyer. Dans ce foyer, ces deux êtres devront s'aider mutuellement, se prêter assistance, nous dit Monsieur le Maire.

Mais le mariage est quelque chose de plus profond que Monsieur le Maire ne nous dit pas. C'est un amour transcédé par un autre être. Un être encore un peu mystérieux pour moi, Bernadette, qui n'ai pas reçu d'éducation religieuse. Si je désire cependant un mariage religieux, ce n'est pas pour « faire bien », ou pour satisfaire les désirs de mes proches, c'est parce que je me suis ouverte à Dieu. Ma foi n'est sans doute pas celle d'une croyante qui pratique, mais celle d'une fille qui, après plusieurs discussions et réflexions entre étudiants et avec d'autres personnes, a découvert qu'il y avait autre chose de plus profond.

(1) Cette étude a été publiée dans « La Maison-Dieu », n° 112, 4^e trimestre 1972 (pages 112-132).

Quant à moi, Marcel, j'ai reçu une éducation religieuse. Et pourtant la foi que j'avais à 16 ans n'est plus. Je respecte les idées de ma fiancée et c'est pourquoi nous nous marions à l'église. Peut-être pensez-vous que je suis fermé à tout jamais à la religion. Non, je suis sincère avec moi-même et je me dis que, peut-être, un jour, avec Bernadette, nous viendrons vous voir et vous dire en toute franchise : « Nous avons la foi : ce mariage devant Dieu nous a ouverts et a été le commencement et le renouveau de notre vie chrétienne ».

Voilà, mon Père, en peu de mots, pourquoi nous désirons nous marier à l'église, bien que notre cas soit assez particulier.

Cette lettre est significative, à bien des égards. Elle manifeste combien les situations traditionnelles se sont modifiées, et ici parfaitement inversées. La fiancée, qui n'a reçu aucune formation chrétienne, vient de découvrir la foi. Le fiancé, qui a suivi régulièrement le catéchisme, constate qu'il n'a plus la foi de son enfance.

Elle pose en même temps clairement la question des cheminements qui seraient nécessaires dans un cas semblable : pastoralement, quelle attitude adopter vis-à-vis de la célébration du sacrement ?

Nous nous trouvons, en fait, devant une multitude de cas particuliers qui, chaque fois, interrogent nos consciences presbytérales. C'est pourquoi, dans notre secteur, nous avons commencé, en liaison avec quelques autres, une enquête systématique à partir des « déclarations d'intention des fiancés ».

Ces textes nous ont permis :

- de prendre conscience de la réalité pastorale en jeu : nature, formulation et contenu de la foi des fiancés ;
- de réfléchir et de mettre au point une catéchèse répondant à des besoins concrets ;
- de susciter une réflexion plus générale qui permettra aux pasteurs, théologiens, militants chrétiens et évêques de prendre les décisions qui, de toute évidence, s'imposent.

L'étude que l'on va lire présente les conditions dans lesquelles les « déclarations d'intentions » ont été recueillies, analyse leur contenu quant à la foi des fiancés et relève les problèmes pastoraux et ecclésiaux qu'elles posent.

Recueil de ces déclarations

Les différents types de déclarations

Les prêtres qui ont une longue expérience du dialogue avec les fiancés se sont immédiatement rendus compte de l'intérêt que pouvait comporter la « déclaration d'intentions » remplaçant l'ancienne « enquête de mariage ». Moyennant certaines conditions, ces déclarations permettent de mieux connaître les fiancés et, de façon plus précise, les intentions qui les animent.

Depuis l'application de cette réforme, nous constatons, en gros, trois manières d'agir.

Des formules imprimées.

Il y a les « déclarations » imprimées à l'avance. Restent seulement en blanc la place des noms des fiancés et celle de leur signature.

Sans préjuger de la valeur de l'entretien pastoral qui a eu lieu auparavant, constatons simplement qu'on a remplacé un questionnaire par une déclaration passe-partout. Il nous paraît qu'une telle manière de faire ne s'harmonise pas pleinement avec l'esprit de cette réforme pastorale. Par ailleurs, il est difficile de se rendre compte du degré de foi plus ou moins grand que présupposent les trois formules imprimées.

Des textes écrits à la main.

Il y a des déclarations, écrites à la main par les fiancés, mais qui sont directement inspirées de modèles qui ont été proposés. Bien souvent elles les reprennent mot pour mot, ou tout au moins en suivent la trame.

Manifestement, les pasteurs sont préoccupés par la notion de validité du sacrement. Ils désirent que les fiancés s'expriment sur le minimum requis pour cela et que les modèles ont soigneusement rappelé : liberté du choix réciproque, indissolubilité du lien, éducation chrétienne des enfants.

Il y a là un progrès sur l'ancien formulaire. Toujours est-il qu'on ne peut pas non plus aller très loin, avec cette manière de faire, si l'on veut vraiment connaître ce que les fiancés vivent au plus profond d'eux-mêmes, en particulier leur attitude par rapport à la foi chrétienne.

Des déclarations rédigées par les fiancés.

Après expérience, nous avons choisi une autre voie. L'étude présentée ici fait état des déclarations d'intention rédigées librement pas les fiancés ; la plupart du temps, chez eux, à tête re-

posée, sans aucun cadre préétabli, sans aucune contrainte administrative, sans aucun schéma écrit ou oral.

Les choses se passent de la manière suivante. Les fiancés ont été accueillis. Il y a eu un premier dialogue entre le prêtre et eux. Puis ils ont assisté à deux rencontres collectives. La première porte sur ce qu'ils vivent durant le temps des fiançailles et sur ce qu'ils vivront dans leur mariage. La seconde aborde la question d'un mariage religieux à l'église et de sa signification pour la vie des fiancés.

Après ces rencontres, il y a une reprise de dialogue avec un prêtre. Celui-ci présente le choix de textes proposés pour la célébration du mariage et met au point avec les fiancés le déroulement de la cérémonie. C'est à ce moment-là que les futurs époux sont invités à rédiger leur déclaration d'intention dans le sens que nous avons évoqué plus haut. Ce sont les déclarations ainsi élaborées — et elles seules — qui font l'objet de notre présentation.

**Le cadre général
de
cette recherche :
un secteur
pastoral à forte
densité ouvrière**

**Provenance
de ces documents.**

La majorité de ces « déclarations » — 90 % environ — a été recueillie dans le secteur pastoral de La Seyne-sur-Mer, dont le centre est la ville industrielle et touristique de La Seyne (50 000 habitants, 60 % de la population active étant ouvrière, travaillant principalement aux Chantiers navals ; le secteur atteignant près de 90 000 habitants en été).

Un certain nombre de ces documents provient du secteur pastoral de Cavaillon (Vaucluse). Ils ont plutôt corroboré le sens général de notre analyse.

Précisons enfin que nous avons dépouillé un peu plus de deux cents « déclarations d'intentions », de novembre 1970 à Pâques 1972. Disons aussi que près de 80 % des fiancés, à La Seyne, demandent le mariage à l'église.

**La profession
des fiancés.**

80 % des déclarations viennent de personnes du monde ouvrier ou de milieu populaire. Voici quelques chiffres établis par rapport à un total de 180 couples de fiancés.

1. *Jeunes gens* : 62 ouvriers aux chantiers navals ou à l'arsenal de Toulon, 43 de professions manuelles (bâtiment, petites usines, etc.), 11 employés, 10 ingénieurs ou techniciens, 9 professeurs, 7 étudiants, 1 médecin ; 10 professions diverses.

Signalons enfin 31 militaires de la Marine nationale, la moitié étant des militaires de carrière.

**Le Cantique
des cantiques
d'aujourd'hui :
le style
de ces
déclarations**

**Exprimer
ses pensées
profondes.**

**Poèmes, prières
et dialogues.**

2. *Jeunes filles* : 31 vendeuses dans les magasins et le commerce, 30 secrétaires, 26 employées de bureau, 13 institutrices ou professeurs, 11 employées de maison, 9 travailleuses du service de santé, 8 couturières, 11 étudiantes, 2 ingénieurs.

A côté de ce relevé, il faut indiquer 39 jeunes filles sans profession. Ce chiffre pouvant être mis en rapport avec le fait que le département du Var est, en France, celui qui a le plus faible pourcentage de main-d'œuvre féminine.

Proposer à tous les couples de fiancés de rédiger tranquillement, eux-mêmes, chez eux, sans schéma ni modèle, ce qui est leur projet de mariage, n'allait pas sans risques. Bien des prêtres d'autres secteurs, à qui nous en parlions, montrèrent du scepticisme. Combien de fiancés seraient capables d'exprimer leurs pensées les plus profondes ? Et puis, dans ce projet, les plus pauvres ne seraient-ils pas défavorisés ?

Au sujet de ces derniers, disons qu'ils sont finalement moins nombreux qu'on peut le supposer et que, par ailleurs, en ce cas, le prêtre peut fort bien écrire, un peu comme sous leur dictée, ce qu'ils ressentent profondément et pour lequel ils trouvent plus difficilement les mots.

Mais la grande majorité n'a pratiquement opposé aucune réticence. Il faut en effet compter sur la *grâce* de ce temps des fiançailles. Nous avons vu revenir quantité de déclarations étonnantes de fraîcheur, de spontanéité ; les jeunes couples retrouvant l'inspiration du Cantique des Cantiques.

L'expression de ces pensées peut prendre des formes variées : celle de véritables poèmes, mais aussi celle de prières ; parfois, comme dans le Cantique, il s'agira de dialogues. Un fiancé nous a même offert un poème, entouré d'enluminures, comme au Moyen Age.

Par un jour d'été,
j'ai rencontré celle que je devais aimer...
Les jours ont passé,
et notre Amour n'a pas cessé,
Tous deux, dans la Maison de Dieu,
nous avons juré de ne jamais nous séparer :
Le Mariage est cet Amour
que Dieu a donné ;
le sacrifice
que Dieu a fait pour nous...

Il faudrait pouvoir citer ici quelques-unes de ces pages, parfois gauches sous l'angle littéraire, mais d'autant plus précieuses par tout ce qu'elles révèlent. Le chant d'amour s'achève quelquefois en prière.

C'est difficile d'aimer, mais c'est passionnant.
Merci pour ce bonheur
qui nous remplit de joie.
Cette force d'amour qui nous vient,
c'est Dieu.
Merci pour cet amour
qui nous transforme.

Pour répondre d'avance à une objection, ajoutons enfin que, si l'une ou l'autre de ces déclarations paraît poser des questions graves ou manifester des manques importants, rien n'empêche — bien au contraire — le prêtre d'en parler avec les fiancés, mais après leur rédaction. Peut s'instaurer alors un échange pour parvenir à une formulation plus harmonieuse et sans détour (2).

Contenu de ces déclarations

Le dépouillement systématique des déclarations recueillies a permis l'établissement d'une grille de lecture classant les expressions des fiancés autour de thèmes précis, mais d'importance tout à fait inégale.

Avant d'en évoquer le contenu, nous les regroupons dans un tableau d'ensemble.

A) Les thèmes dominants :

- la place et le rôle de l'enfant dans les perspectives du foyer ;
- Dieu et son rôle dans l'amour de l'homme et de la femme ;
- L'Eglise ;
- La fidélité exigée par l'amour conjugal.

(2) On comprendra aisément quel avantage pastoral il y a, pour le prêtre qui célèbre le mariage, à s'inspirer dans son homélie de ce qu'ont écrit les fiancés. Quelques livrets de famille catholique prévoient une page pour y transcrire la déclaration. Dans la mesure où celle-ci est rédigée comme nous le souhaitons, cette innovation est certainement à encourager.

B) *Les valeurs rarement évoquées :*

- La liberté de l'engagement ;
- Les responsabilités futures ;
- L'évocation du Christ et sa place dans le mariage.

C) *Autres préoccupations des fiancés :*

- La générosité et l'ouverture aux autres ;
- La progression dans l'amour ;
- Le pardon nécessaire dans la vie du foyer.

A l'effort de présentation du contenu objectif de cette documentation, nous ajouterons un premier souci d'interprétation pour découvrir les questions que cette situation pose à la pastorale de demain. Nous réservons toutefois, à notre troisième partie, l'énoncé des lignes d'orientation générales que peut suggérer une telle étude.

Les thèmes dominants

1. Place et rôle de l'enfant dans les perspectives du foyer.

Commençons par le thème qui se retrouve le plus fréquemment et continuons dans un ordre décroissant.

C'est l'enfant qui est le plus souvent évoqué. Ceci est d'autant plus frappant que l'on en parle relativement peu dans les rencontres collectives ou personnelles. Incontestablement il y a, actuellement, dans le monde populaire, un climat favorable à la venue de l'enfant.

Relevons quelques expressions plus typiques relatives à « l'apparition de cet être merveilleux : l'enfant ».

Nous désirons avoir des enfants, car un foyer sans enfants est un foyer mort. Au début, on peut se suffire à nous-mêmes. Mais après, il faut un lien qui nous rattache l'un à l'autre.

La fidélité demeurera aisément entre nous si nous avons plusieurs enfants avec lesquels nous partagerons notre amour : c'est le but essentiel du mariage.

Un enfant peut être une preuve d'amour, mais cela dépend, car il faut respecter profondément sa femme à travers les naissances.

Les enfants, nous en ferons notre affaire à tous les deux aussi bien pour les mettre au monde que pour les élever ensemble.

Si je veux me marier avec X..., ce n'est pas seulement parce que j'attends un bébé, mais je l'aime vraiment.

De ces témoignages, on peut tirer quelques constatations. La paternité et la maternité volontaires font maintenant partie du champ de conscience habituel des fiancés. Les couples qui attendent un enfant avant le mariage officiel, considèrent de plus en plus ce fait comme une preuve normale de leur amour, à partir du moment où ils ont décidé de s'épouser. Enfin, si les problèmes de l'éducation humaine de l'enfant sont souvent évoqués, ceux qui concernent l'éducation chrétienne ne le sont à peu près jamais (une douzaine de couples sur deux cents).

**2. Dieu
et son rôle
dans l'amour
de l'homme
et de la femme.**

Dieu : un grand nombre de déclarations le nomment, directement ou par le biais de l'Eglise. Cependant, malgré les rencontres successives au cours desquelles il a été question du mariage religieux qu'ils sont venus préparer, beaucoup de fiancés ne font allusion ni à Dieu, ni à l'Eglise, dans leur projet d'avenir.

a) Quelques-uns déclarent clairement leur athéisme ou leur non-foi (5 % environ).

Je ne crois plus en Dieu. Je me marie à l'église parce que c'est une coutume. Pour moi, le grand amour qui est né entre nous est le résultat d'un concours de circonstances. En tout cas, c'est une très belle chose.

Je ne crois pas en Dieu. L'Eglise est une invention des croyants : mais je veux me marier sérieusement. Où voulez-vous que je me marie sérieusement ? Pas à la mairie !...

b) Pour d'autres, ni la foi, ni la non-foi ne sont exprimées clairement.

Le sentiment de leur amour réciproque a envahi tout le champ de la conscience : à quoi bon se poser d'autres questions ?

On se marie religieusement « pour faire plaisir à la fiancée, aux parents, aux parrains... ».

c) D'autres sont en recherche, comme en témoigne cette expression révélatrice.

C'est une chose indéfinissable pour moi, le mariage religieux, étant donné mon manque d'information et de connaissance durant mon enfance. C'est un sentiment de respect qui me pousse

à chercher quelque chose qui me manque. (Souligné par le fiancé).

d) Mais le plus grand nombre expriment le désir de se mettre sous la protection de Dieu, d'une manière plus ou moins confuse ; c'est une véritable litanie qui revient sans cesse, mais qui porte pour ainsi dire dans son expression même son achèvement. Cette protection de Dieu, elle est acquise une fois pour toutes.

La croyance nous aidera à mieux aimer et à nous retenir dans nos penchants mauvais.

Je veux vivre pour toi et nos enfants, pour Dieu et dans l'amour, cet amour dont Dieu est la source.

Je pense que Dieu nous a conduits l'un vers l'autre, et nous a aidés à découvrir cet amour. Maintenant peut-il le faire grandir ? Je ne sais pas trop.

Si notre amour n'était pas béni, il serait moins fort. Avec la bénédiction, je n'aurai pas peur de m'engager pour la vie.

Le mariage nous donne un témoin : Dieu.

On est sûrs qu'il y a quelque chose qui nous pousse à nous marier à l'église et à tout faire pour vivre ensemble, même si nous n'y pensons pas toujours. (Texte intégral de la plus courte déclaration que nous ayons reçue).

e) Quelques-uns, enfin, montrent qu'ils ont compris la place unique de Dieu, comme source permanente de leur amour.

Je voudrais essayer d'aimer X... autant que Dieu nous aime.

Nous plaçons notre amour dans un Amour plus grand.

Au sujet de ce thème, trois remarques générales peuvent être dégagées dès maintenant :

— Le terme « Dieu » évoque une gamme très complexe et très étendue, depuis une « croyance », un « quelque chose » jusqu'à « quelqu'un ».

— Il semble que tend à disparaître la pensée que Dieu est jaloux de l'amour humain. Au contraire, entre « Dieu » et « amour » il y a un lien véritable. Pour un quart des fiancés à peu près, ces deux termes sont intimement unis. Cela paraît un point de départ très positif pour une catéchèse. Un certain jansénisme semble désormais bien loin.

— Le sacré de l'engagement est souvent perçu, mais avec une ambiguïté difficile à lever. « Si notre amour n'était pas béni, il serait moins fort », ou encore « Notre amour est plus grand que nous ».

**3. Se marier
à l'église,
ça fait partie
de notre bonheur.**

De quoi s'agit-il ?

Lorsqu'on lit les déclarations des fiancés dans leur intégralité, on s'aperçoit que celles où il est question de l'« église » ne sont pas fondamentalement différentes de celles qui parlent de Dieu. Nous les avons distinguées pour essayer de mettre un peu de clarté. La notion d'« église » reste, cependant, très floue. Pour beaucoup, il s'agit de « passer à l'église » (la maison de Jésus) et non pas d'entrer, comme couple, dans l'Eglise communautaire, peuple de Dieu.

Se marier à l'église, cela apporte une force à notre amour.

Ne pas me marier à l'église me semblerait être à moitié mariée.

Notre mariage à l'église, c'est ma façon de prendre au sérieux toute ma vie de foyer.

D'autres significations.

Il y a, ici encore, une gamme considérable dans le contenu des déclarations.

Il y a des fiancés qui n'ont pas la foi en Dieu, mais qui ont un sens du sérieux de leur mariage : quelque chose qui les dépasse.

Beaucoup réagissent instinctivement, par suite de traditions, mais aussi de sentiments personnels : « ça fait partie de notre bonheur ». Seules quelques expressions plus fortes touchent au mystère de l'Eglise, sacrement du Christ.

On peut relever le manque à peu près total de référence à une prise en charge communautaire, à une entrée dans une famille de chrétiens. Ceci est également vrai, toutes proportions gardées, en ce qui concerne le sens du mariage civil.

Il faut mentionner encore, ici, un aspect qui joue un grand rôle dans la décision prise par beaucoup de non-pratiquants demandant un mariage à l'église : le faisceau des sensibilités et des émotions qu'entraîne la solennité du passage à l'église : cortège, photos, musique, décor à la mesure d'un grand événement, etc...

Je pense que l'on doit éprouver une grande émotion lorsqu'on rentre dans une église pour se marier. La cérémonie à l'église doit être plus émouvante que celle de la mairie et surtout plus belle.

4. La fidélité exigée par l'amour conjugal.

● La promesse de fidélité apparaît comme une exigence de l'amour.

Je voudrais rendre X... heureuse toute sa vie. Elle me fait don de son cœur et de son corps : c'est une preuve d'amour que je n'ai pas le droit d'oublier.

Je suis prêt à l'aimer sans limites, mais ne lui pardonnerai pas le moindre écart d'infidélité.

Nous nous aimons d'un amour si sincère et si profond que nous avons voulu nous unir pour toujours.

● La portée de cette fidélité.

Manifestement, la fidélité est perçue comme valeur importante, souvent fondamentale.

Dans l'euphorie des fiançailles, toutefois, elle va trop facilement « de soi ». Le spectacle de nombreux foyers désunis amène simplement à penser : « cela ne nous arrivera pas à nous ». Plusieurs n'aiment pas à parler du divorce, comme pour exorciser, avec le mot, la réalité elle-même. Mais un nombre plus important en parlent comme d'une chose normale « si on n'arrive plus à s'entendre ».

On peut encore remarquer que la référence au Christ comme source et garant de la fidélité n'est presque jamais signalée.

Les valeurs rarement évoquées

1. Éléments de comparaison.

Nous avons mené cette recherche avant que paraisse le grand sondage présenté dans La Croix et Le Pèlerin sur « la foi des Français » (21 mars 1972).

Pour mémoire, rappelons quelques pourcentages de cette enquête : 84 % des Français se déclarent catholiques — 75 % croient que Dieu existe — 36 % seulement croient que Jésus-Christ est Dieu — 32 % croient que le Christ est aujourd'hui réellement vivant.

Or, en partant, non plus de ce sondage mais de la totalité des déclarations des couples qui viennent nous voir, nous constatons, à peu de chose près, les mêmes proportions en ce qui con-

cerne la foi en Dieu et la foi au Christ. Pour cette dernière, si on s'en tenait aux seules déclarations, le chiffre serait même nettement inférieur, comme on le verra tout à l'heure.

Cette constatation capitale, qui met en cause, entre autres, et la catéchèse des enfants et celle des homélies dominicales, devrait faire l'objet d'une réflexion approfondie dans toutes les communautés chrétiennes de France.

Ces éléments de comparaison nous permettront de mieux situer trois thèmes importants qui sont exprimés par une minorité de déclarations seulement, entre 15 et 10 %.

2. La liberté de l'engagement.

a) « Vous mariez-vous librement et sans contrainte ? ». C'est la première question posée par le prêtre le jour du mariage. Dans les déclarations, cet aspect de la liberté de l'engagement est fort peu exprimé. Pourtant — à la différence du thème de l'enfant — c'est un sujet clairement abordé au Centre de préparation au mariage.

Pourquoi ce silence, cette omission ? Probablement pour deux raisons :

— Pour les fiancés, cela « va de soi ». Leur sourire immédiat le prouve quand on leur en parle.

— Il y a une confusion assez grave entre « aimer » et « choisir », plus encore une certaine idée que l'amour est une force un peu aveugle : il reste beaucoup de fatalisme chez les croyants comme chez les non-croyants.

b) Des expressions parfois ambiguës — peu fréquentes, il est vrai, dans les déclarations — traduisent cet état d'esprit. Cela conduit à se demander quelle est la maturité nécessaire pour que ce consentement soit réellement « libre et sans contrainte ».

Je t'aime. Tu m'aimes ? Pourquoi cet amour ? Tu m'es devenue peu à peu indispensable ; j'avais envie de te faire plaisir... Nous sommes heureux ensemble. Nous nous complétons exactement. Nous ne pensons à aucun moment aux soucis que nous aurons. J'ai besoin de toi comme tu as besoin de moi.

Je me marie parce que j'aime, parce que j'ai choisi d'aimer. Je ne suis pas contraint. L'amour doit s'épanouir librement.

Je t'ai choisie. Tu m'as choisi. Nous allons nous engager ensemble librement pour la vie.

3. Les responsabilités futures.

Relevons deux extraits qui transcrivent la tonalité dans laquelle sont évoquées les responsabilités liées au mariage.

Nous avons des droits et des devoirs en tant que citoyens et en tant que chrétiens. Nous formerons un couple dans la société et dans le sein de l'Eglise du Christ qui nous recevra dans sa maison.

Le mariage civil est une formalité à effectuer en tant qu'être social. Nous tenons à ce que notre union ne s'arrête pas à la mairie.

Un tout petit nombre seulement de déclarations font allusion au mariage civil et aux responsabilités contractées alors. Les conversations avec les fiancés nous montrent qu'il y a une dévaluation du mariage civil, ou plutôt que ce dernier compte pour peu de choses dans la conscience des fiancés. Il y a là un grave problème dont les causes historiques sont à rechercher, semble-t-il, dans notre ancien statut de régime de chrétienté. Il faut certainement reconsidérer cela aujourd'hui, si nous voulons résoudre les questions posées par le mariage des chrétiens.

4. L'évocation du Christ et sa place dans le mariage.

Le choc le plus vif ressenti en dépouillant les déclarations fut de constater la quasi absence du Christ. Une quinzaine de couples en parlent ; et encore dans des termes qui parfois ne distinguent pas le Christ de Dieu le Père.

Voici l'essentiel de ce qui est exprimé :

Le Seigneur vient accomplir ce que nous lui avons toujours demandé.

Le Seigneur désire que nous allions à lui avec tout notre être.

La foi, c'est faire confiance à une personne, Jésus-Christ, quels que soient les sentiments que nous ressentons.

Jésus m'aidera à suivre la voie que je me suis tracée. Nous aiderons nos enfants à aimer notre Sauveur.

Nous reconnaissons que notre amour nous a été donné par le Christ.

La cérémonie à l'église représente la célébration de notre amour, mais aussi la rencontre avec le Christ.

Même si quelques autres couples ont implicitement fait référence au Christ, nous pouvons affirmer nettement que pour l'immense majorité des fiancés le Christ Jésus, en tant que tel, est absent de leur projet de mariage et de sa réalisation.

Autres préoccupations des fiancés

- La générosité et l'ouverture aux autres.

Ce sont surtout des militants ou des jeunes engagés dans des activités diverses qui pensent à cet aspect de leur amour.

Apporter notre petite pierre au bonheur des autres.

Une union sans sacrifice est impensable : le mariage doit se faire dans l'amour des autres.

Nous essayons de vivre ces valeurs (respect/fidélité) au-delà de notre foyer, dans nos milieux de travail et de les faire partager à nos enfants.

- La progression dans l'amour.

L'amour est destiné à progresser.

L'amour n'est pas donné une fois pour toutes. Tous les jours de notre vie nous aurons à approfondir notre union, à renouveler notre cœur.

Notre amour nous dépasse. Il ne cessera de grandir au fil de notre vie commune d'attention et de soutien mutuel.

- L'amour appelle le pardon.

Le pardon nécessaire dans la vie du foyer est parfois exprimé dans des formulations très belles et très significatives.

Savoir pardonner : si X... me trompait, ce serait difficile.

Il y a dans notre amour une exigence de pardon. Savoir supporter les peines que nous fait l'autre, sans rancune.

Principale exigence de notre amour : le pardon.

N'étant pas assez forte pour pardonner, mon mariage sera basé sur cette demande. Je ne crois pas en Dieu. Mais je cherche quelque chose ; et je trouve qu'il faut une grande élévation d'esprit pour pouvoir pardonner, comme je crois, Jésus-Christ l'a fait sur la croix.

Cette valeur de pardon, rarement exprimée mais avec assez de force par quelques couples, plonge-t-elle ses racines dans un « climat chrétien » ? C'est probable. Une seule déclaration fait un lien entre Dieu et le pardon. La diminution de la référence à cette valeur chrétienne n'est-elle pas liée à la baisse du sens de la pénitence et à la crise de la pratique de la confession ?

Quelques problèmes pastoraux

Ce que nous venons d'exposer souligne l'importance d'une préparation au mariage sérieuse et approfondie, et également ses limites. Les « déclarations d'intentions » aident à prendre conscience, sans échappatoire, de l'état de fait où se trouvent la plupart des jeunes par rapport à la foi de l'Eglise.

En face de cette situation, que faire ? Il n'y a pas de solution magique, ni probablement uniforme, à proposer. On peut, cependant, énumérer les principales réalités dont il faut tenir compte en même temps. Au travers de cette tension se dessinera peut-être la voie à suivre. Nous pourrions alors proposer, à titre d'hypothèse, quelques orientations précises à étudier, critiquer, voire améliorer ou modifier.

De qui s'agira-t-il ?

Pour clarifier une situation pastorale complexe, nous ne parlerons pas des couples de fiancés qui ont une foi chrétienne consciente, éclairée et vivante ; spécialement les militants des mouvements ou des groupes qui participent actuellement au renouveau de l'évangélisation. Pour eux, le sacrement de mariage fait partie de leur vie chrétienne. Ils sont prêts, par ailleurs, à former des foyers qui témoignent de la foi auprès de leurs frères.

Nous ne parlerons pas non plus des couples de fiancés qui déclarent, avec netteté, qu'ils ne partagent pas la foi des chrétiens. Beaucoup d'entre eux ne viennent pas demander à l'Eglise d'être témoin de leur amour. Pour ceux qui le font — en général sous la pression de leurs familles respectives — le dialogue peut s'engager et se poursuivre dans la clarté.

Quel genre de célébration ?

Face aux autres couples qui constituent la grande majorité, beaucoup de prêtres éprouvent un malaise pastoral. Quel genre de célébration faut-il envisager ?

1. Il y a de moins en moins de célébration eucharistique au moment des mariages. Il n'y a pas si longtemps, dans quelques diocèses, la consigne était pourtant : « Pas de célébration du sacrement de mariage en dehors de la célébration de la messe ».

Le malaise ressenti par les pasteurs a été tel que cette mesure a dû être rapportée. S'il est déjà douloureux, pour beaucoup

de prêtres, d'être témoin d'un engagement si peu conforme à ce que souhaite l'Eglise, il leur était intolérable de célébrer des Eucharisties sans la moindre participation, pour des gens qui y étaient totalement étrangers.

La question, toutefois, demeure. Peut-on célébrer un mariage qui engage « le mystère du Christ et de l'Eglise » sans que la présence eucharistique du Christ y soit manifestée ? Sans doute ne faut-il rien durcir en ce domaine ! Mais il y a une objection réelle. N'est-on pas en face d'une situation pastorale anormale, lorsque ce qui devait être l'exception devient la règle (3).

2. La plupart des pasteurs sont tentés de faire de la célébration du mariage une pure et simple catéchèse, tellement il est clair que les participants ne sont pas encore suffisamment conscients de ce qu'ils engagent.

Il est, pour une part, normal que la célébration soit une catéchèse adaptée aux participants. Mais il est anormal que la catéchèse demeure la préoccupation dominante, au risque de sacrifier l'aspect « célébration » et de le reléguer au second plan. La catéchèse essentielle doit précéder la célébration et y conduire. Dans notre monde technicisé et desséché, s'il y a catéchèse à ce moment-là, ce doit être celle des signes, pour qu'ils prennent toute leur dimension.

Les baptisés non catéchisés

Nous avons actuellement, dans le secteur et dans l'agglomération toulonnaise en général, une proportion de plus en plus importante d'enfants non catéchisés (entre 40 et 50 %). Cette situation s'est accentuée dans les dix dernières années, si bien que — de plus en plus fréquemment — nous arrivent, pour la préparation au mariage, des couples dont l'un, et parfois les deux membres, sont baptisés, mais non catéchisés.

Les mêmes exigences sont requises pour tous les fiancés, du moment qu'ils sont baptisés. Dans la situation actuelle, où les règles canoniques commandent en grande partie la pratique pastorale, on ne voit pas comment faire autrement. Serait-ce d'ailleurs souhaitable ? Bien des fiancés qui sont allés au catéchisme, mais ont cessé depuis lors tout contact avec l'Eglise

(3) Le langage est significatif d'une évolution de la pensée. Autrefois ceux qui ne voulaient pas de messe demandaient « une petite bénédiction ». Aujourd'hui, il s'agit seulement de « passer à l'église ».

De la Genèse au Cantique des cantiques

et ont vécu dans un climat général parfaitement étranger à la vie chrétienne, en sont souvent au même point que ceux qui n'ont eu aucune formation chrétienne. La lettre citée au début de cette étude en est une preuve manifeste. C'est loin d'être un cas isolé (4).

Pour éclairer cette situation, ajoutons qu'il faut se garder de toute discrimination hâtive. Refuser systématiquement de célébrer le mariage de ceux qui ne sont pas catéchisés atteindrait souvent ceux qui sont les plus « pauvres » en foi, ou plus exactement « en héritage de foi ». Cette attitude éloignerait souvent les fiancés les plus susceptibles d'une transformation profonde : ceux qui sont en recherche de foi, ceux qui sont, de fait, des catéchumènes.

La plupart des couples qui viennent nous voir, en ce moment privilégié de leur vie, vivent une découverte neuve, éblouissante, unique : l'amour humain. Un ensemble de valeurs humaines transparait à travers des expressions parfois maladroitement, souvent heureuses. De soi, ces expressions sont les mêmes ; qu'elles soient vécues par des « catéchisés » ou par ceux qui n'ont reçu aucune formation chrétienne.

Beaucoup de ces couples expriment, d'une manière ou d'une autre, une foi religieuse, mais le plus souvent une foi naturelle.

Ils ont conscience, à ce moment de leur vie, d'un absolu, d'une certaine transcendance : « Notre amour nous dépasse... Il est plus grand que nous ». La référence à Dieu est souvent faite, mais le contenu de cette foi est très varié. Cela va de ceux qui parlent de croyance ou de quelque chose, jusqu'à ceux qui ont conscience d'une relation avec Quelqu'un ou d'un lien d'amour avec leur Créateur.

Si l'on peut oser un rapprochement, nous dirions volontiers que ces déclarations spontanées nous renvoient aux mariages de l'époque patriarcale de l'Ancien Testament ; à cette réalité du sacré inscrite dans la nature humaine, mais qui ne comporte pas, de soi, les approfondissements évangéliques que le Christ

(4) Soulignons, au passage, le grave problème que pose de plus en plus la formation chrétienne quand elle se limite, de fait, à l'enfance. Plus nous nous enfonçons dans un monde qui n'est plus socialement sensible aux valeurs chrétiennes essentielles, plus le décalage s'accroîtra. D'où l'importance de la formation chrétienne faite, aujourd'hui, par les parents et avec eux, en liaison avec les mouvements de laïcs. De plus en plus tout se tient si l'on veut aboutir à un vrai renouveau.

a proposés et qui vont jusqu'à la découverte de son amour pour l'Eglise.

Ce qui confirme notre interprétation, c'est l'absence à peu près totale de référence au Christ que nous avons évoquée plus haut. « Je crois en Dieu. Mais qui est Jésus-Christ ? ». Les prêtres qui ont des groupes de cheminement, ou même de militants, savent par expérience qu'il faut deux ans, trois ans et plus pour que se manifestent des changements positifs dans la foi et le comportement chrétien des gens en marche.

**Peut-on
célébrer
le mariage
comme
sacrement ?**

Si les conditions sont celles que nous venons d'exposer, comment peut-on imaginer sérieusement, en quelques rencontres qui s'échelonnent sur un ou deux mois au plus, pouvoir amener des fiancés à ce degré minimum de foi nécessaire pour qu'un sacrement ait la signification qu'il inclut ?

La preuve est d'ailleurs facile à faire et à vérifier. Pour combien de jeunes foyers y a-t-il un changement après leur mariage, non seulement dans leur pratique religieuse, mais aussi dans le comportement chrétien de leur vie par rapport à ce qu'ils vivaient auparavant ?

Nous pouvons affirmer ceci très nettement. Si un grand nombre de ces fiancés venaient nous trouver, non pas pour le sacrement de mariage mais pour le sacrement de baptême, nous ne pourrions certainement pas leur donner le sacrement de baptême dans l'état où ils sont et dans les délais habituels au terme desquels nous leur accordons la célébration du mariage.

La question qui découle de ces faits est fort simple. Peut-on célébrer le mariage — comme sacrement — avant le baptême ? (5).

**Vers un
catéchuménat**

Affirmer ce que nous venons de dire n'aboutit pas, pour autant, dans notre esprit, à un refus. Nous sommes, au contraire, devant une situation pastorale qui peut être riche d'avenir, si du moins nous avons le courage nécessaire pour y faire face.

(5) On pourrait encore poser la question d'une autre façon. Dans les Centres de préparation au mariage, on a coutume de dire aux fiancés qu'il faut, pour qu'il y ait un vrai mariage, une triple maturité : physique, psychologique, sociale qui rend capable d'assumer les conséquences de ses actes. Cela est vrai pour tout mariage humain. Mais, pour le mariage chrétien, ne faut-il pas une quatrième dimension qu'on pourrait appeler justement la maturité spirituelle, la maturité de la foi ?

Manifestement, chez beaucoup de fiancés, la foi est là en germe. C'est un point de départ, c'est un commencement. Il faudrait un temps plus ou moins long de préparation pour qu'un prêtre puisse affirmer en toute conscience : « Je suis témoin d'un mariage qui engage le mystère du Christ et de son Eglise ».

Disons-le nettement, pour cela il faudrait un catéchuménat.

Si rien ne change, nous avons seulement le choix entre le tout (acceptation du mariage qui inclut le sacrement) ou le rien (refus du mariage religieux).

Il y a certainement une autre voie. Il faut, pour reprendre les termes très éclairants du rapport de Mgr COFFY à Lourdes en 1971, un temps, un lieu, un espace. Dans cette perspective, il faudrait examiner s'il serait possible :

— d'accueillir au nom de l'Eglise et par un geste qui le manifeste visiblement, les fiancés qui ont pris conscience du commencement où ils se trouvent par rapport à la foi ;

— de cheminer ensemble, avec l'aide de foyers chrétiens, tout le temps qui sera nécessaire. Il est bien entendu qu'ils sont, dès ce commencement, mariés réellement et reconnus comme tels, sans avoir encore contracté tous les engagements inclus légitimement dans le sacrement ;

— de permettre, au jour voulu, que ces engagements soient pris en toute connaissance de cause au moment de la célébration du sacrement, et normalement en lien avec l'Eucharistie.

Conclusions

Voilà, nous semble-t-il, l'horizon vers lequel il faudrait rapidement s'orienter (6).

1. Il est évident que ce n'est pas un prêtre isolé, ni un secteur, qui peut entrer dans une telle démarche, étant donné le poids des habitudes, du passé, des contradictions entre Eglises qui ne manqueraient pas de s'instaurer.

(6) Cette « voie » n'est pas utopie. En fait, même avec le mariage tel que nous continuons à le célébrer, quelques couples font cet approfondissement, presque toujours grâce à des équipes d'Action Catholique. Mais le nombre des foyers ainsi « retrouvés » reste infime.

Rapidement il faudrait donc réfléchir à partir de ces données, à la manière d'avancer et aux objectifs à promouvoir.

Nous souhaitons que des enquêtes semblables à celles-ci soient menées dans des milieux différents, afin que la prise de conscience soit encore plus large et plus motivée.

2. Il est souhaitable qu'autour de la Commission de la famille par exemple se réunissent des responsables de la pastorale familiale, du C.N.P.L., des Centres de préparation au mariage, avec des théologiens et des exégètes, afin d'étudier les questions posées, d'en voir les implications théologiques et de proposer, le cas échéant, des solutions concrètes et des étapes précises dans le sens d'un « catéchuménat du mariage ».

3. A l'issue d'une session pastorale, dans le Var, un prêtre faisait la remarque suivante : « Ces constatations, que vous venez d'exposer, sont, me semble-t-il, finalement identiques à celles qu'avait faites l'abbé Godin dans son livre *France, pays de Mission* ».

Je n'ai pu que lui répondre : « Je le crois tout à fait, à une nuance près. Lorsque parut *France, pays de Mission*, beaucoup crurent que les cas cités étaient exceptionnels. En réalité, l'abbé Godin ne faisait que décrire prophétiquement ce qui est devenu le lot de notre pastorale quotidienne. Il nous aura donc fallu trente ans pour prendre conscience de l'ampleur du paganisme dans lequel nous baignons. Mais en avons-nous vraiment pris conscience en Eglise ? ».

- La mère de Bernard HANROT (Equipe Travaux Publics), celle de Geoffroy de CROMBRUGGHE (Fère en Tardenois) et celle de Bernard BLANCHY (Paris) sont décédées récemment.
- Christian BERGER (Equipe Marseille) est décédé le 14 mars à la suite d'un infarctus du myocarde. Voici les extraits d'une lettre adressée au Père ETCHEGARAY (évêque de Marseille) c'est son histoire au service de l'Eglise et du monde ouvrier.

Père,

Je suis de famille ouvrière, et j'en suis fier. Marqué dès mon enfance par la condition ouvrière (salaire de mon père, maladie, nourriture parfois très sommaire à la maison) ; marqué aussi dès ce moment-là (à 12 ans déjà au petit séminaire-collège) par une Eglise dans laquelle les riches (ou les enfants de riches) étaient les plus écoutés et parfois « cultivés ». Marqué par le fait que des patrons de mon père et de ma sœur (entrée à 13 ans au travail) étaient une grande entreprise avec qui l'Eglise du coin était très liée. Marqué par la vie militante de mon père, surtout en 1936 et les réflexions que me faisaient certains prêtres durant ces événements...

Je décidais d'être prêtre pour ce monde... en réponse à l'appel du Seigneur. Mes parents n'ont jamais bien compris pourquoi j'étais prêtre (pour eux, je m'en tirais bien), jusqu'au jour où ils ont su que j'étais au travail. J'étais de nouveau un des leurs.

J'ai été ordonné prêtre en 1942.

Pendant 10 ans, j'étais en paroisse dans le diocèse de Clermont-Ferrand. Déjà, j'étais lié à des militants ouvriers chrétiens et à des non-chrétiens et, lors de la naissance de l'A.C.O. vers 1950, il a été facile pour ces groupes de se relier au Mouvement.

Au mois de septembre 1953, je suis envoyé par la Mission de France à La Rochelle pour passer au travail comme prêtre-ouvrier. Les militants chrétiens de Clermont-Ferrand avaient fait une demande à l'Evêque à mon sujet dans ce sens.

Arrivés à La Rochelle, après une réflexion sérieuse et une retraite d'un mois, nous apprenons l'arrêt des P.O. en 1954. C'est un drame pour beaucoup et pour moi aussi.

J'accepte cependant la fonction d'aumônier diocésain d'Action Catholique Ouvrière en demandant d'être nommé pour le monde ouvrier et pas seulement au service des chrétiens.

Pendant 8 ans aumônier diocésain d'A.C.O. j'ai essayé de permettre à un laïc chrétien d'exister, de s'organiser et de garder son originalité ouvrière. Ce ne fut pas toujours commode.

Pendant ce temps, élu par les collègues de la Mission de France à la Commission Urbaine — non pas à cause de ma

personne, mais de ce que je portais et qui venait de mon milieu et aussi du Seigneur — je me battais avec un certain nombre de prêtres pour que le problème du prêtre au travail ne soit pas enterré. Et nous mettions en route le travail à mi-temps. Ce ne fut pas sans difficulté avec l'institution Eglise, et aussi avec un certain nombre de P.O. pour qui cela apparaissait comme un « erzats ».

En 1962, la Mission de France me nommait à Vitry ; en même temps qu'un ensemble de copains de la Mission de France me demandait qu'avec d'autres, dans une commission nationale, nous continuions à chercher et à faire avancer la question du prêtre au travail. Déjà sur le secteur de Mission Ouvrière nous cherchions très fort dans le sens du prêtre au travail. Je le faisais par fidélité à l'Eglise et au Monde Ouvrier, car pour moi, s'il peut y avoir double appartenance, il n'y a qu'une seule fidélité (fidélité à la Mission de l'Eglise en Monde Ouvrier). J'acceptais en même temps de ne pas travailler (même à mi-temps), pourvu qu'il y en ait d'autres.

Ce fut le Concile, et on sentait venir le redémarrage des P.O. Je me bagarraais alors très fort à cause de l'expérience passée pour qu'il n'y ait pas une coupure totale entre les équipes P.O. et les prêtres ayant d'autres charges pastorales ; pour qu'il y ait au moins un certain nombre de prêtres au travail à plein temps et en même temps en responsabilité territoriale.

L'équipe de Vitry, dans laquelle j'étais, propose alors ma candidature comme P.O. ; elle fut rejetée à cause du nombre limité de P.O. autorisés alors.

En 1969, après 6 mois passés en usine à Dunkerque, je venais discuter avec l'équipe St-Louis de Marseille. Le projet formulé par l'équipe me plut et j'acceptais de le vivre avec l'équipe, à fond. Personnellement, je n'ai jamais été distendu par le fait que je rencontrais des gens à partir de la paroisse ou à partir du milieu de travail, car la démarche était la même pour moi : au service du cheminement de la Foi des uns et des autres en tenant compte de leur histoire.

Ce projet, élaboré après bien des réunions et des discussions, est certes un projet humain, mais il contient quelque chose qui nous dépasse et qui ne vient pas de nous.

Et on a l'impression que ce que nous portons n'est pas pris au sérieux.

Personnellement j'ai l'impression d'une Eglise qui parle chiffre, nombre... alors que nous parlons Mission. J'ai l'impression très personnelle qu'on veut nous récupérer, nous utiliser pour la « Boutique Eglise ».

Pour moi, ça me fait mal, ça me fait très mal. J'ai l'impression que certaines cicatrices s'ouvrent à nouveau et ce n'est pas la première fois. Je sens encore plus fort la déchirure qu'il y a entre l'Eglise et le Monde ouvrier. Je la porte dans ma peau. Psychologiquement, je n'en peux plus. Pourquoi ce sont toujours les mêmes dans l'Eglise à qui on n'a pas peur de faire mal ?

Il ne s'agit pas pour moi de remise en question de la Foi ou du Sacerdoce, mais bien d'une situation humaine dans l'Eglise que je ne peux plus vivre. Je n'ose pas dire comme Paul : « J'ai gardé la foi » ; mais plutôt, car c'est vrai : « Le Seigneur m'a gardé dans la Foi ». Je ne regrette absolument rien de ce que j'ai vécu plus ou moins bien en Eglise, pendant 30 ans de sacerdoce.

Pour moi, ma décision est prise, je pense rejoindre une équipe de P. O. Je pense rester sur Marseille. Mais il est bien clair que si vous y voyez quelques inconvénients, je suis prêt à quitter Marseille et à aller vivre la Foi et le Sacerdoce ailleurs.

Voilà ce que j'avais à vous dire. Je sais que vous saurez faire la part des choses et que vous ne vous formalisez pas de telle ou telle expression qui pourra vous paraître un peu dure ou maladroite. Je voulais simplement vous dire à la fois ma souffrance et ma volonté de continuer cependant la Mission.

De toute manière, je reste disponible pour la Mission de l'Eglise en Monde ouvrier, et je demande au Seigneur (qui m'a toujours poursuivi même quand j'ai eu envie de lui échapper) de me permettre d'être fidèle à la mission pour laquelle il m'a choisi et, si c'est possible en lien direct avec la vôtre.

Numéros disponibles

- n° 30 : L'autorité dans l'Eglise et la pluralisation politique des chrétiens (E. Deschamps). — Mariage et célibat. — Sacerdoce et Mission (Collectif).
- n° 31 : Que s'est-il donc passé au Synode P (R. Salaün) — Cheminement pour retrouver la réalité de l'Eglise et la construire aujourd'hui (Les Services) — Document de l'Equipe centrale.
- n° 32 : L'expérience de Dieu vécue aujourd'hui : Thérèse Martin, Louis Augros, Jean-Marie Ploux — Croire et annoncer Jésus-Christ (travail d'un atelier).
- n° 33 : Sur les Grands chantiers (R. Caclin) — Objectivité de la Foi (Equipe des Services, un membre de l'Atelier santé).
- n° 34 : Prêtres ouvriers : Responsabilité sacerdotale et engagement ouvrier (Atelier de P.O.) — Objectivité de la Foi (Suite).
- n° 35 : Les documents de l'Assemblée générale (2-3 sept. 72).
Trois livres sur le Christ (Claude Wiener).
- n° 36 : Le Ministère presbytéral aujourd'hui : Les voies d'accès (A. Bressollette). Des itinéraires (Collectif).
Pour faire du neuf, faisons sérieux (R. Salaün).
- n° 37 : Un témoignage et un appel : Chemin de vie, F. Bourdier (J. Vinatier).
Quel avenir pour les ruraux ? (P. Houée).
Lire la Bible, aujourd'hui (P. Derouet).